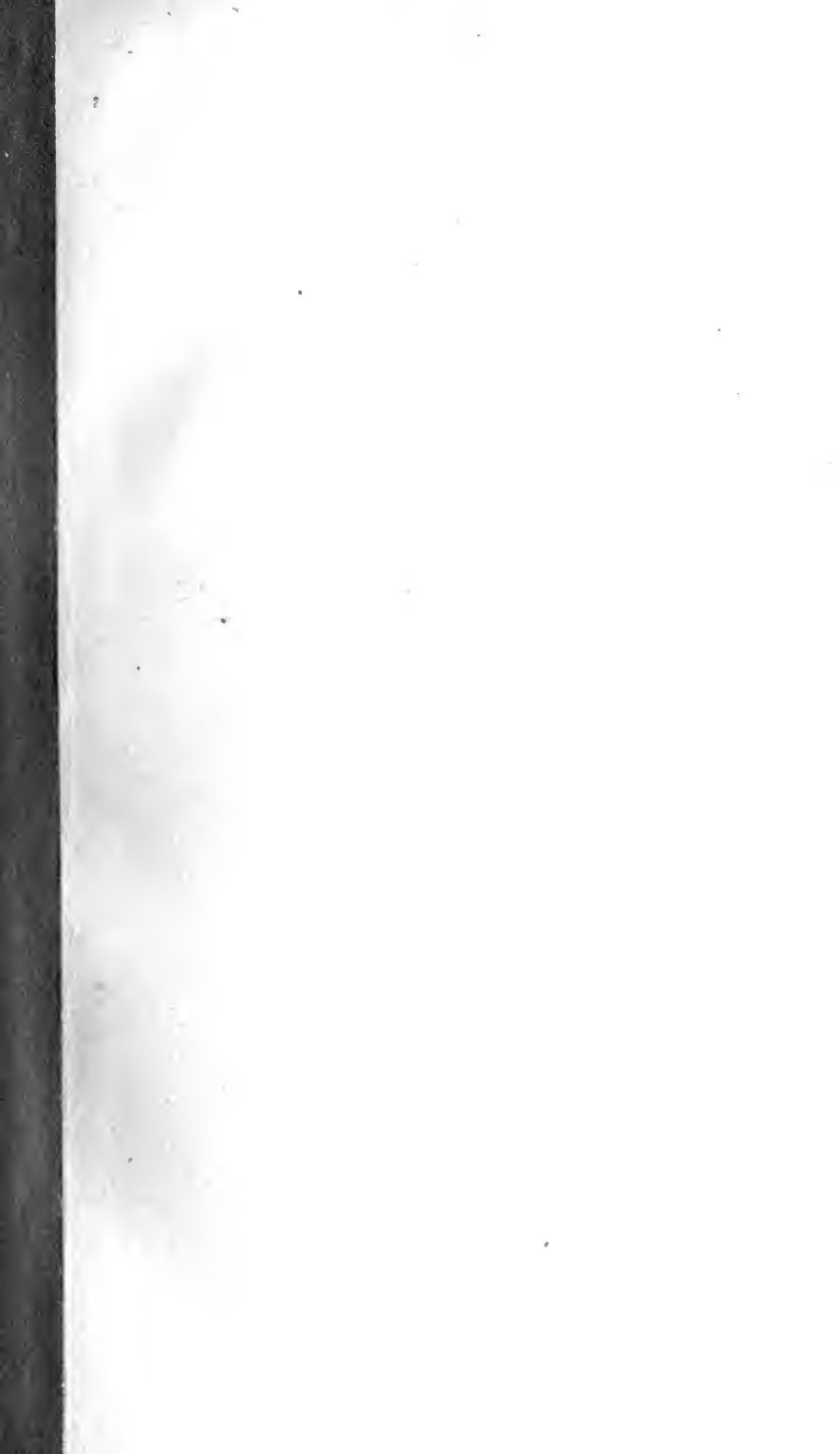


PD
2027
R55S3
1777





7

575625.2
SAMSON,

MIS EN VERS

Par le Sieur **ROMAGNESI.**

Représenté, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires de Sa Majesté, sur leur Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

NOUVELLE ÉDITION.



390481
22.3.41

A PARIS,

Chez **LOUIS-DENIS DELACOUR**, Imprimeur de la Cour des Aydes, en la maison de feu la Veuve Muguet, rue de la Harpe, aux trois Rois.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

PHANOR , Roi des Philistins.

SAMSON , Juge d'Israël.

EMANUEL , Pere de Samson.

DALILA , Princesse , parente de Phanor.

ACAB , Général de l'armée , & favori de Phanor.

AZAE L , Confident de Samson.

ARMILLA , Confidente de Dalila.

ZAME C , Capitaine des Gardes de Phanor.

ASCALON , Esclave d'Acab.

TROUPE de Philistins.

La Scene est à Gaza , & aux environs.

PQ

2027

R55S3

1777



SAMSON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un bois, dans l'enfoncement duquel on découvre le Temple de Dagon.

DALILA, ARMILLA.

ARMILLA.

VOTRE ame, en ce moment, doit être rassurée,
 Dalila; nous entrons dans la forêt sacrée,
 Et vous voyez le Temple où jadis nos ayeux
 Invoquoient, en tremblant, le plus grand de nos Dieux.
 Vos soupirs vont cesser aux pieds du sanctuaire,
 Offrez un sacrifice à ce Dieu tutelaire,
 Il est des Philistins l'inébranlable appui;
 Et vos vertus, Princesse, obtiendront tout de lui.

DALILA.

De cet asyle saint, l'approche redoutable,
 Augmente les remords qui pressent le coupable,
 Mon cœur, chere Armilla, plein de trouble & d'effroi,
 N'ose invoquer un Dieu dont il trahit la loi.
 Pour dissiper l'erreur où mon ame est tombée,
 De la Cour de Gaza je me suis dérobée;
 Je viens par tes conseils, dans ces lieux écartés,
 Implorer de Dagon les suprêmes bontés :

A ij

S A M S O N ;

Mais comment pourra-t-il recevoir mon offrande ;
Si je crains d'obtenir ce que je lui demande ,
Et si je n'ose éteindre un feu féditieux !
Ah ! lorsque nous offrons un sacrifice aux Dieux ,
Notre encens les offense , à moins que notre crime ,
Par nous-même immolé , n'y serve de victime.

A R M I L L A.

Que dites-vous , Madame ?

D A L I L A.

Hélas ! ton amitié ,
Honore mes malheurs d'une tendre pitié :
Mais si tu connoissois la source de ma peine ,
La pitié feroit place à la plus juste haine.

A R M I L L A.

Si j'osois pénétrer au fond de votre cœur ,
Je croirois que d'Acab vous dédaignez l'ardeur ;
Que le Roi , malgré vous , ordonne l'hyménée ,
Dont cet illustre amant voit enfin la journée ;
Oui , vous êtes sans doute insensible à ses feux ,
Et votre indifférence est un crime à vos yeux ;
Mais cessez d'en rougir , la vertu la plus sainte ,
De l'amour , à son gré , ne reçoit pas l'atteinte.

D A L I L A.

Armilla , dans un cœur que la vertu conduit ,
Sans l'aide du penchant , le devoir le produit.
J'aurois de ce héros partagé la tendresse ,
Sans les égaremens d'une indigne foiblesse ;
Ce triste cœur qu'en vain il a voulu toucher ,
Aux fers d'un autre objet ne se peut arracher.
Eh ! quel objet encor me force d'être ingrate !
C'est pour un ennemi que mon amour éclate :
Si je puis me résoudre à t'en entretenir ,
Je ne le nommerai que pour mieux me punir.

A R M I L L A.

Confiez à ma foi le feu qui vous dévore.

D A L I L A.

Hélas ! c'est un Hébreu que ta Princesse adore :
Les Dieux , pour l'accabler du sort le plus cruel ,
D'elle ont fait triompher le fils d'Emanuel.

A R M I L L A.

Samson ! —

D A L I L A.

O jour fatal ! malheureuse victoire ,
Qui d'Acab triomphant consacra la mémoire !
Les Hébreux surmontés aux champs de Séphal
Rendirent par son ordre hommage à Dalila :
Pour paroître sensible au bonheur de nos armes ,

Je parcourus des yeux tous ces captifs en larmes :
 Le dirai-je ? un d'entr'eux , qu'entouroient mille dards ,
 S'attira , malgré moi , de trop tendres regards ;
 De nos Soldats vainqueurs il bravoit la menace ;
 Un coup d'œil de l'Hébreu confondoit leur audace.
 Ce Guerrier , dont le sort trahissoit la valeur ,
 Tout captif qu'il étoit , me parut le vainqueur.
 Hélas ! depuis ce temps , inquiète , abattue ,
 Mon lâche cœur se livre au poison qui le tue ,
 Il chérit un tourment qu'il devoit détester ,
 Et même l'accroîtroit , s'il pouvoit s'augmenter.
 Tout éloigné qu'il est , cet Hébreu , dans mon ame ,
 Du fond de son exil , lance des traits de flamme ,
 Je n'y puis opposer que de foibles efforts ,
 Et j'ai presque perdu le secours des remords.
 Non , je ne ferai point éclater dans ce Temple ,
 Des crimes dont moi seule ai pû donner l'exemple.
 Pour éteindre mes feux , & terminer mes jours ,
 A mes seules douleurs je veux avoir recours.

A R M I L L A.

Ah ! du Ciel offensé n'irritez point la haine ;
 La main seule d'un Dieu peut briser votre chaîne.
 Hâtez-vous d'implorer le secours de Dagon ,
 Moins pour aimer Acab , que pour haïr Samson.
 Quoi , du sang de nos Rois Dalila descendue ,
 Sur un Hébreu prophane ose porter la vue ?
 Que la honte du moins au fond de votre cœur ,
 Au défaut des remords , combatte votre ardeur.

D A L I L A.

Non , c'est à ma vertu d'en dissiper le charme ;
 Ne me reproche plus un penchant qui t'alarme ,
 Laisse le temps agir , & ton zèle , & mes soins ,
 D'un heureux changement tes yeux seront témoins.
 Garde bien mon secret ; toi seule en es instruite ;
 Si cet Hébreu. — Grands Dieux ! où serois-je réduite ?
 Fuis amour , que tes traits sur d'autres malheureux
 Exercent loin de moi ton pouvoir rigoureux ;
 A tes trompeurs appas , Dalila se refuse ;
 En vain , de ses erreurs nous te croyons l'excuse ,
 Nos foibles cœurs en vain cherchent à s'abuser ,
 Ton coupable ascendant ne peut les excuser.

Viens , ne retardons plus cet heureux sacrifice ,
 Suis-moi ; que de nos vœux ce Temple retentisse ,
 Tu m'y verras reprendre un cœur tout Philistin ,
 Et recouvrer ma gloire , en dépit du destin.

S C E N E II.

S A M S O N , A Z A E L.

A Z A E L.

CE ne sont point , Seigneur , les périls de la chasse
Qui doivent de Samson éterniser l'audace ;
Les monstres de ce bois deshonnorent vos coups ;
Domptez des ennemis qui soient dignes de vous.
La force dont le Ciel arma votre courage ,
Peut-elle nous laisser gémir dans l'esclavage ?
Quoi ! vous abandonnez à la honte des fers ,
Le peuple du vrai Dieu qui forma l'Univers ?
Vous faites plus , vos feux pour une Philistine ,
Pour Tamnatée , enfin , scellent notre ruine ,
Quand vous pourriez , Seigneur , par d'illustres exploits ,
Relever notre espoir , nos autels & nos loix.

S A M S O N.

Dans vos calamités que pouvez-vous attendre
D'un captif malheureux qui n'a pu vous défendre ?
Sous le poids de leurs fers les Hébreux languissans
Feroient , pour les briser des efforts impuissans.
Nous étions tous élus , chers Hébreux , mais nos crimes ,
Sous nos pas égarés , ont ouvert des abîmes ;
Et les bras enchaînés , nous voyons triompher
Des monstres , que par nous , Dieu vouloit étouffer.
Peuples , n'aspirez plus à ces douceurs parfaites ,
Dont vous avoit flatté la voix de nos Prophètes ;
Notre endurcissement a sçu la démentir :
Que nos cœurs soient du moins ouverts au repentir !
Du Dieu qui nous punit , respectons la puissance ,
J'éprouve , en l'adorant , les traits de sa vengeance ,
Et je ne porterois que des coups criminels ,
Si je les opposois aux décrets éternels.

A Z A E L.

Ce n'est point s'opposer aux volontés célestes ;
Que sauver d'Israël les déplorables restes ;
Et cette inaction où nous languissons tous ,
De ce Dieu qui nous frappe entretient le courroux :
S'il faut un repentir pour fléchir sa justice ,
Croyez qu'il faut aussi que notre zèle agisse ;
Que l'unique moyen de terminer nos maux ,
Est d'appaîser le Ciel à force de travaux.

SAMSON.

On le peut adoucir quand son courroux menace ;
Mais dans le temps qu'il frappe , il ne fait plus de grace ,
Et lorsqu'il nous punit , ses justes châtimens ,
Ainsi que nos erreurs , doivent avoir leur temps.
Sa main nous fait subir un joug qui nous accable.
Fléchissons , Azaël , c'est l'emploi du coupable.
Le Roi des Philistins , Phanor est trop puissant ,
Il observe nos pas d'un regard menaçant ;
Et des moindres projets , la trame découverte ,
Des Hébreux désarmés acheveroit la perte.

AZÆL.

Seigneur, —

SAMSON.

Laisse-moi seul un moment en ces lieux ;
Je sens qu'un doux sommeil appesantit mes yeux.
Cherchons , à la fraîcheur de ce sombre bocage ,
Une tranquillité dont j'ai perdu l'usage ;
Et sous cet Olivier , symbole de la paix ,
Dans le sein du repos , goûtons-en les attraits.

SCÈNE III.

SAMSON , *une voix.*

LA VOIX *Cantate.*

LA gloire en d'autres lieux t'appelle ,
Samson , brise ton arc , abandonne ces bois ;
Que sans tarder , le Philistin rebelle ,
De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
Que ton cœur , à ce bruit de guerre —
A ces éclairs , — A ce tonnerre. —
Du Ciel reconnoisse la voix ;
Et que cet Olivier paisible
Disparoisse à l'aspect terrible
De ce Laurier , garant de tes exploits.



S C E N E I V.

S A M S O N , *seul.*

Dieu ! quelle voix s'est faite entendre ,
Quels en sont les divins appas !
Et quelle ardeur pour les combats ,
Dans mes esprits vient-elle de répandre ?
Cherchons la gloire ou le trépas ;
Samson , c'est trop long-temps suspendre
Les coups que doit porter ton bras.
Mais d'un songe l'image vaine
Ne séduit-elle point mes sens ?
Non , le transport que je ressens ,
D'un vrai prodige est la preuve certaine ;
Et je viens d'ouïr des accens ,
Dont mon ame ne peut qu'à peine
Soutenir les charmes puissans.
Quel est donc ce nouveau spectacle !
Et comment sous un Olivier
Me vois je à l'ombre d'un Laurier ?
N'en doutons plus : auguste , saint Oracle ,
M'est-il permis de vous nier ,
Lorsqu'en produisant un miracle ,
Dieu daigne vous justifier ?
Exécute ce qu'on t'ordonne.
Quitte la chasse & les Forêts ,
Ce Dieu te fournira des traits
Contre un tyran que sa main t'abandonne :
Mais songe que les plus hauts faits
Doivent mériter la couronne ,
Qui t'honore avant ton succès.
Croissez toujours brillant feuillage ,
Que sur mes belliqueux travaux
S'étendent vos divins rameaux ;
Vous Philistins , redoutez-en l'ombrage ;
Oui , votre sang à longs ruisseaux ,
Doit accomplir l'heureux présage
Que me donnent de tels drapeaux.

SCENE

SCÈNE V.

SAMSON, AZAËL.

AZAËL.

AH ! Seigneur , pardonnez à l'ardeur de mon zèle ,
L'éclat de votre voix en ces lieux me rappelle.
Mais est-ce bien Samson qui paroît devant moi ?
Sa démarche , son front , glacent mon cœur d'effroi ;
Il paroît animé d'un courroux magnanime ,
Et tout prêt à briser le joug qui nous opprime ,
Son arc & son carquois dispersés loin de lui , —

SAMSON.

Israël , tes malheurs finissent aujourd'hui.
Je ne m'étonne point de ta surprise extrême ,
Samson en ce moment se méconnoît lui-même.
Oui , de l'esprit divin ton maître est agité ,
Cher Azaël , prends part à ma félicité.
Une voix qui du Ciel , sans doute est l'interprète ,
Des cruels Philistins m'a promis la défaite ,
Pour vous en affranchir , Dieu ne veut qu'un Guerrier ;
Il a choisi mon bras ; & soudain ce Laurier ,
Au son de la trompette , aux éclats du tonnerre ,
Pour couronner mon front , est sorti de la terre.

AZAËL.

Ce miracle promet de changer nos destins.

SAMSON.

Pour en être assurés , cherchons les Philistins.

SCÈNE VI.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE.

AU secours , au voleur , au meurtre : misérable !
Je suis perdu ; fuyons ce monstre épouvantable.

ARMILLA.

Ah ! mon cher , attends-moi.

L'ESCLAVE.

Je t'attends au logis ,

Si je puis l'attraper.

B

SCENE VII.

DALILA, dans la coulisse.

Ciel ! écoutez mes cris,
 Sauvez-moi du péril qui menace ma vie.

SCENE VIII.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

DE quel bruit !

DALILA.

Ah, Seigneur ! d'un Lion poursuivie. —

SAMSON.

Ne craignez rien, Madame, & ne me quittez pas,
 Ce monstre va périr sous l'effort de mon bras.

Il combat le Lion, & le tue.

Tombe, meurs ; c'en est fait. Rassurez-vous, Madame.
 Bannissez la frayeur qui saisissoit votre ame ;
 Vous pouvez à loisir contempler à vos pieds
 Ce tyran des forêts qu'à l'instant vous fuyez.

DALILA.

Quoi ! mon Libérateur. — Ah malheureuse ! où suis-je ?
 C'est Samson que je vois : Quel est donc ce prodige !
 Justes Dieux ! dont mes cris implorent le secours,
 Quel bras choisissez-vous pour conserver mes jours !

SAMSON.

Quel éclat ! quels attraits frappent ici ma vue,
 Et pénètrent mon sein d'une ardeur inconnue !
 Par quel événement ces lieux inhabités,
 Offrent-ils à mes yeux de si rares beautés ?

DALILA.

L'étonnement succede aux plus vives allarmes ;
 Quoi, Seigneur ! un mortel sans secours & sans armes,
 A-t-il pû me sauver de cet affreux danger,
 Qu'avec moi sa valeur lui faisoit partager ?
 Veillai-je ? ou mes esprits abusés par un songe —

à part.

Dans quel nouveaux malheurs son aspect me replonge !

S A M S O N.

Non, Madame, un mortel ne doit point aspirer
Au triomphe éclatant qui vient de m'honorer ;
Le Ciel, dont la faveur secondoit mon courage,
A voulu conserver son plus parfait ouvrage.

D A L I L A.

Ceux que le Ciel choisit pour des pareils exploits,
Doivent s'enorgueillir de l'honneur de son choix :
Et j'avouerai, Seigneur, que ma reconnaissance
Se partage entre vous & la Toute-puissance.
Quand on a vu combattre avec tant de valeur,
Pourroit-on refuser son hommage au vainqueur ?
Que ne puis-je égaler en un jour si propice,
La louange au héros, & le prix au service !

S A M S O N.

Un seul de vos regards suffit pour l'acquitter ;
Quel prix plus glorieux pourroit-on souhaiter ?
Jamais tant de beauté. —

D A L I L A.

Il faut que je vous quitte,
Seigneur, à quelques pas j'avois laissé ma suite ;

La suite de la Princesse paroît.

Nous allons à Gaza rendre grâces aux Dieux
Des jours que m'a sauvés ce bras victorieux :
Et j'obtiendrai du Roi que sur vous il répande
Tous les bienfaits qu'exige une action si grande.

S A M S O N.

Que pourroit-il m'offrir qui flattât mon espoir ?
Madame, mon bonheur n'est qu'en votre pouvoir.
Ah ! ne détournes point une si chère vue !
Si je cède aux transports d'une ardeur imprévue,
Ce n'est point par l'orgueil d'avoir sauvé vos jours,
Que des miens à vos pieds je consacre le cours.
Malgré moi j'obéis à la flamme rapide,
Qui même, en me guidant, m'arrête & m'intimide.
Je vous demande un cœur que je n'ose espérer ;
Mais c'est l'unique prix où je puisse aspirer.

D A L I L A.

Pour étouffer des feux qu'à regret je vois naître,
Seigneur, il me suffit de me faire connoître.
Je ne vous dirai point que par les droits du sang,
Dalila doit prétendre au plus illustre rang,
Et que je ne sçaurois disposer de moi-même
Sans consulter du Roi la volonté suprême.
Des obstacles plus forts s'opposent à vos vœux,

B ij

Et les loix pour jamais nous séparent tous deux.
Des Hébreux , avec nous , l'alliance est bannie ,
Le Roi nous la défend. —

S A M S O N.

Eh quoi ! sa tyrannie

N'a t-elle pas encore assouvi ses rigueurs,
Et prétend-elle aussi s'étendre sur les cœurs ?
Je brave les décrets de cette loi barbare ,
Et la révoque enfin , puisqu'elle nous sépare.
Rassurez-vous , Madame , & sçachez que Samson
Ne feroit point de honte au plus illustre nom :
Si du fier Philistin ma race est opprimée ,
Si le Ciel a détruit ma fortune passée ,
De sa punition le cours est limité ,
Il nous guide par elle à la félicité.
Ne me regardez point languissant dans les chaînes ;
Trop de jours malheureux ont éclairé mes peines ;
Elles cessent enfin , & l'amour , & mon bras ,
Vous feront un destin digne de vos appas.

D A L I L A.

Cet amour ne seroit qu'une source de crimes ,
Tous deux nous brûlerions de feux illégitimes ;
Quand la religion s'oppose à nos desirs ,
Nous devons étouffer de criminels soupirs.
Je vous dirai bien plus ; vous voyez la journée ,
Qui d'Acab à mon sort unit la destinée ,
Un ordre souverain m'a forcée à ce choix. —

S A M S O N.

Ce sont là vos devoirs , votre rang , & vos loix ?
Vous épousez Acab ? Ah ! vous deviez , Madame ,
Sans chercher de détour , m'opposer cette flamme ;
Votre cœur étoit libre , il s'est laissé toucher ;
Quel droit aurois-je , hélas ! de vous rien reprocher ?

D A L I L A.

Que vous connoissez mal le fond de ma pensée :
Plût aux Dieux que pour lui mon ame fût bléssée !
Ou que libre du moins de disposer de moi ,
Je pusse avec mon cœur donner aussi ma foi.
Mais , Seigneur , ma naissance autrement en ordonne ;
Elle a mis Dalila trop près de la Couronne ;
Et vous n'ignorez pas que dans ce haut éclat ,
Nous servons de victime aux intérêts d'État.
J'y dois être attentive , & j'en donne un exemple ,
Que d'un œil satisfait tout l'Empire contemple.
En effet , si l'on doit attacher des vertus
Aux égards , aux devoirs qui nous content le plus ;
Jamais d'aucun effort la gloire consacrée ;

Ne mérita, Seigneur, d'être plus admirée.
J'en dis trop, & ce soin de calmer votre esprit,
Marque un tendre penchant dont la vertu rougit;
Mais tant d'événemens confondent ma prudence,
Mon malheur me poursuit avec tant de constance,
Un astre si cruel s'oppose à mes projets,
Que l'on doit pardonner l'aveu que je vous fais.
Oui, Seigneur, je vous vis après cette défaite,
Qui des Hébreux vaincus entraîna la retraite;
Depuis ce triste jour je n'ai pû parvenir
A chasser de mon cœur un fatal souvenir:
A l'instant de nos Dieux j'implorois l'assistance,
Je les priois d'éteindre un feu qui les offense;
Mais hélas! pour tout fruit d'un encens malheureux,
Samson me voit, me sauve, & devient amoureux.

S A M S O N.

Ah Princesse! —

D A L I L A.

Écoutez: qu'un éternel silence
De votre amour naissant étouffe l'espérance;
Qu'un tel aveu, Seigneur, m'acquitte pour toujours,
Et de votre tendresse, & de votre secours:
Il ne sort qu'à regret d'une timide bouche,
Mais je vous le devois, puisqu'enfin il vous touche;
Dussai-je même y prendre un plaisir séducteur,
Je devois ce triomphe à mon libérateur.
Toutefois s'il m'estime, & veut que j'y survive,
Il ne me verra plus. Et vous, que l'on me suive. *Elle sort.*

S A M S O N.

Quoi! vous m'aimez, Madame? —

S C E N E X I.

S A M S O N *seul.*

E L L E quitte ces lieux,
C'est à moi d'assurer le bonheur de mes feux.
Ah! puisque ma Princesse à mes vœux est sensible,
Pour obtenir sa main, tout me sera possible.
Je cours y travailler, & je veux que le Roi
Lui fasse dès ce jour, un devoir d'être à moi;
S'il m'ose refuser, qu'il craigne ma vengeance,
Lui, tous les malheureux qui prendront sa défense.
Acab, renonce au bien qui t'étoit destiné;
Le nom d'époux n'est dû qu'à l'amant fortuné.

Mais il faut donc trahir l'espoir de Tamnatée,
D'un himen solennel mon pere l'a flatée ;
Un pareil changement. — N'importe, évitons-là ;
Pourrois-je balancer entr'elle & Dalila ?

S C E N E X I I.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

ARMILLA.

AH ! nous sommes enfin échapés à sa rage,
Il ne nous poursuit plus.

L'ESCLAVE.

L'effort de mon courage

Eût sans doute arrêté la fougue de ses pas ;
Mais je n'ai pas voulu hazarder tes appas.

ARMILLA.

Tu crois te disculper par une vaine excuse ;
Ne t'ai-je pas vu fuir ?

L'ESCLAVE.

Bon, c'étoit une ruse

Pour l'attirer à moi.

ARMILLA.

Quel sera ton destin ,

Chere maîtresse , hélas !

L'ESCLAVE.

Ce Lion inhumain ,

Sans avoir nul égard à la foi qui l'engage ,
Aura d'un coup de dent cassé son mariage ;
Je pleure amèrement son destin rigoureux ;
Mais je ne pouvois pas vous sauver toutes deux.

ARMILLA.

Il te sied bien de faire encor le magnanime,
Tu crois donc par la fuite acquérir mon estime ?
Il falloit du Lion combattre la fureur ,
Opposer à sa rage une mâle vigueur ;
Te livrer à ses coups pour sauver ma maîtresse.

L'ESCLAVE.

Compte sur ma valeur comme sur mon adresse ;
Si jamais il revient. — Que ne puis-je à présent
Le tenir tête à tête , & d'un bras pourfendant :

Appercevant le Lion mort.

Ohimé !

TRAGÉDIE.

16

ARMILLA.

Qu'as-tu donc ?

L'ESCLAVE

Le voici.

ARMILLA.

Je suis morte.

L'ESCLAVE.

Je n'en vauz guères mieux.

ARMILLA.

La frayeur me transporte.

Au secours. —

L'ESCLAVE.

Eh ! paix donc ; tu vas le réveiller.

Il s'agit de s'enfuir , & non de babiller.

ARMILLA.

Sa gueule est toute en sang.

L'ESCLAVE.

Vraiment il fort de table ;

Et fait un somme après.

ARMILLA.

O destin favorable !

Il est mort : Quelle main a pû le terrasser ?

L'ESCLAVE.

Ah ! c'est moi qui l'aurai tué sans y penser ;

Mais l'est-il bien aussi ? car — quelquefois. —

ARMILLA.

Regarde.

L'ESCLAVE.

Oh non , quand j'ai vaincu je méprise.

ARMILLA.

Prends garde ,

Il vient de remuer.

L'ESCLAVE.

Quoi ! que dis tu ?

ARMILLA.

Non , non.

Je me trompois.

L'ESCLAVE.

Peut-être est-ce un juste soupçon.

ARMILLA.

Je m'abusois , te dis-je.

L'ESCLAVE.

Ah tant mieux ! mon courage

Ne scauroit s'amuser deux fois au même ouvrage ;

Je l'aurois laissé là.

ARMILLA.

Je ne vois nuls débris ,

Nulles traces. —

S A M S O N,
L' E S C L A V E.
Vraiment il mange les habits

Avec le reste.

A R M I L L A.
Hélas ! qu'est-elle devenue !
L' E S C L A V E.

Elle est en racourci dans sa pance velue ;
Il nous l'aura croquée , & pour punition ,
Le gourmand fera mort d'une indigestion ;
Mais je veux la venger comme épouse future
D'Acab mon maître.

A R M I L L A.

Quoi ?

L' E S C L A V E.

Je vais conper sa hure ,
La porter en triomphe au Palais , & de-là ,
J'en veux faire une daube , y mettre — * qui va-là !
Comment tu n'es pas mort ? Ah la maudite bête !
Ma foi nous ferons mieux de lui laisser sa tête.

* *Le Lion remue.*



A C T E II.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

SCENE PREMIERE.

D A L I L A , A C A B.

A C A B.

C E T T E sombre tristesse où je vois votre cœur ;
Doit-elle empoisonner un si parfait bonheur ?
Charmante Dalila , que votre trouble cesse ,
Et paraissez du moins approuver ma tendresse :
Acab va recevoir au pied de nos Autels
Une main qui l'élève au-dessus des mortels.
Pour rendre ma fortune & ma gloire achevée ,
Il manque à ma valeur de vous avoir sauvée :

Je

Je le sçais, mais le sort que j'éprouve si doux,
Épuisa ses faveurs en me donnant à vous.

D A L I L A.

Aux plus parfaits plaisirs succèdent ses allarmes.
Ce jour, d'un doux hymen vous promettoit les charmes
Mais je crains que Samson, guidé par sa fureur,
Ne le remplisse, hélas! de tumulte & d'horreur.

A C A B.

Que pourroit cet Hébreu? quelle est son espérance!

D A L I L A.

Il exige du Roi ma main pour récompense,
Et de tout autre prix son courage blessé,
Menace de venger son amour offensé.

A C A B.

L'insolent, jusqu'à vous élève son audace!
Quel que soit son service, un tel orgueil l'efface;
Qu'il tremble.— Mais, Madame, avec tranquillité
Vous m'annoncez l'excès de sa témérité:
Cet affront cependant, comme à moi, vous offense,
Et loin que votre gloire en presse la vengeance,
Je ne remarque en vous aucune émotion;
Vous semblez approuver sa folle passion.
Ah! rassurez du moins ma tendresse alarmée—
Ou contre cet Hébreu ma colère allumée—
Madame, pardonnez à ces transports jaloux,
Et de ces yeux charmans modérez le courroux.
Je sçais que mes soupçons vous feroient une injur
Je ne puis me résoudre à vous croire parjure,
Non, vous ne l'êtes point; un cœur né vertueux,
Jusques dans le tombeau porte ses premiers feux.

D A L I L A.

Quelle est cette raison qui vous oblige à croire
Que mon amour pour vous intéresse ma gloire?
Il est vrai j'obéis aux volontés du Roi,
Lorsqu'en votre faveur il exigea ma foi.
Mais aux empressements que vous fîtes paroître,
Je ne ressentis point ceux que l'amour fait naître;
Vous même mille fois me peignant votre ardeur,
Vous m'avez reproché l'excès de ma tiédeur;
Et s'il faut sans détours que ma bouche s'exprime,
Vos soins les plus pressans n'ont eu que mon estime;
D'un œil indifférent je vois votre soupçon,
Puisque, sans vous trahir, je puis aimer Samson.

A C A B.

Vous l'aimez, justes Dieux! quelle est mon infortune

D A L I L A.

Étouffons, s'il se peut, une flamme importune;

Pour venger ton amour, j'immolerais le mien;
 Imite mon exemple, en immolant le tien :
 Ne nous arrêtons point à d'inutiles plaines.

A C A B.

Voilà donc le malheur que présageoient mes craintes ;
 Quoi ! vous êtes sensible, & lorsque vous aimez,
 Par un autre que moi vos feux sont allumez.
 C'étoit pour un rival que brilloient tant de charmes,
 Ils ne me réservoient que d'affreuses allarmes.
 Oui, je ne sçais que trop, qu'en vous donnant à moi,
 Ce ne fut point l'amour qui vous en fit la loi.
 J'espérois par mes soins, par ma persévérance,
 Vaincre cette froideur, seul fruit de ma constance.
 Dieux ! faut-il qu'un Hébreu, qu'a suscité le sort,
 Ne conserve vos jours qu'en me donnant la mort ?
 Vous aimez cet Esclave ; eût-on jamais pu croire
 Qu'un triomphe pareil honorât sa victoire !
 Ah Madame ! ce cœur si long-tems attendu,
 Aux vœux d'un autre amant peut-il s'être rendu ?

D A L I L A.

Acab, de notre cœur les mouvemens rapides
 Naissent des passions qui leur servent de guides ;
 Sur nos foibles esprits leur empire absolu,
 Malgré tous nos efforts a toujours prévalu.
 Pour l'un indifférens, pour l'autre pleins de flammes ;
 Nous ne disposons point du penchant de nos ames ;
 Sous les traits de l'amour lorsque nous fléchissons,
 Ce Dieu nomme l'objet, & nous obéissons.
 Respectez toutefois une illustre foiblesse,
 J'en ferois vanité, sans nos loix qu'elle blesse ;
 Le Juge d'Israël, avant d'être opprimé,,
 Eût offert un haut rang à qui l'auroit aimé.
 Mais il vient en ce lieu : Phanor le veut entendre.
 En ce funeste état, quel parti puis-je prendre ?

A C A B.

Le mien est pris, Madame, & je dois en ce jour
 Immoler mon rival, & non pas mon amour.

Appercevant Samson.

Voyez couler le sang.—

D A L I L A.

Que veux-tu faire ? arrête :
 Suis mes pas, viens savoir ce que le sort t'apprête.

A C A B.

Qu'il me soit favorable, ou mon bras, à vos yeux,
 Perce de mille coups un rival odieux.

SCÈNE II.

ÉMANUEL, SAMSON.

ÉMANUEL.

MON cœur ne peut suffire aux transports d'alegresse
Dont le Ciel adouci ranime ma vieillesse.
Quoi ! du Dieu d'Israël la suprême bonté
T'a nommé l'instrument de notre liberté ?
Ah mon fils ! cher appui d'une race proscrire ,
Sur ton front fortuné ma joie étoit écrite ,
Et je reçus en toi , lorsque tu vis le jour ,
L'objet de mon bonheur , comme de mon amour.
Détruis donc l'ennemi que le Ciel t'abandonne ,
Il veut qu'on obéisse aussi-tôt qu'il ordonne ;
Et j'avourai , mon fils , que tes retardemens
Me font craindre pour toi ses justes châtimens.
Tu ne devois entrer dans ce séjour funeste ,
Que pour y signaler la vengeance céleste ;
Ce n'étoit que le fer , & la flamme , & les cris
Qui devoient m'annoncer l'approche de mon fils.

SAMSON.

Des objets trop chéris arrêtoient mon courage ,
J'ai dû les affranchir des horreurs du carnage ,
Et craindre que sur eux , les Philistins domptés ,
Ne vengeassent les coups—

ÉMANUEL.

Vaines perplexités.

Croyez que ces égards & cette prévoyance ,
Pour vos freres & moi , deviennent une offense.
Avez-vous dû penser que nos timides cœurs
Craignissent une mort d'où n'aïtroient vos honneurs ?
Il falloit , animé d'une aveugle furie ,
Ne faire qu'un bucher d'une Cour ennemie.
Il falloit tout confondre en ce juste courroux ,
Eussions-nous dû périr , & même par vos coups.
Vous vous servez ici d'une inutile excuse ;
Et je crois entrevoir.— Faites que je m'abuse :
Juste Ciel ! mon esprit rappelle en frémissant ,
Les soupçons d'un amour que votre cœur ressent.
Dalila.

SAMSON.

Quoi , Seigneur !

Cij

Ce nom fatal vous trouble ;
 Vous rougissez , mon fils , & mon effroi redouble ,
 S A M S O N.

Je rougis , il est vrai , mais cette émotion
 Ne part point des effets de la confusion ,
 Et lorsqu'on est épris du beau feu qui m'anime ,
 Craindre de l'avouer , en seroit le seul crime.
 Le nom de Dalila , peut causer mes transports ,
 Mais mon amour pour elle est exempt de remords :
 Tout ne m'apprend-il pas que cette ardeur extrême
 A passé dans mon cœur par l'ordre du Ciel même ;
 Et que pour la sauver d'un péril éminent ,
 Il suscitoit ma main , en la lui destinant ?
 C'est le prix des travaux où sa faveur m'engage :
 De ses bontés pour moi cet objet est le gage :
 Et vous devez connoître à la grandeur du prix ,
 Que Dieu seul récompense aujourd'hui votre fils.

É M A N U E L.

Samson , que parlez-vous de prix , de récompense ?
 Quoi ! vous taxez déjà la suprême puissance ?
 Quels que soient vos travaux , osez-vous vous flatter
 Que Dieu daigne sur eux descendre & s'arrêter ?
 Mais que dis-je ? Ce fils qu'un fol amour entraîne
 Ne fera nul effort pour briser notre chaîne ?
 Lui-même retenu par d'indignes liens ,
 Me verra lâchement expirer dans les miens ?
 Le Ciel d'un saint devoir vous ouvre la carrière ;
 Votre erreur en renferme aussi-tôt la barrière ,
 Et loin de résister à de lâches amours ,
 Nos soins jusques au Ciel leur cherchent du secours.
 Le croyez-vous auteur d'une telle foiblesse ?
 Ah ! le caprice seul fait naître la tendresse ;
 Mais le charme imposteur bien-tôt s'évanouit ,
 Et le même caprice à son tour le détruit.

S A M S O N.

A l'amour le plus pur rendez plus de justice.
 La raison le soutient , & non pas le caprice ;
 D'un objet si charmant quels que soient les attraits ,
 Ses vertus dans un cœur portent les premiers traits
 Et le mien pénétré de leurs vives atteintes ,
 En gardera toujours les profondes empreintes.
 Mais croyez que Samson soumis à leur pouvoir ,
 N'en respecte pas moins les loix de son devoir.
 Lorsque par notre himen Dalila garantie ,
 Pourra voir sans périr embrasser sa patrie ,
 Que l'aveugle fureur qui préside aux combats ,

Sur de vrais ennemis pourra guider mon bras :
J'immolerai sans choix de coupables victimes ,
Et leur sang criminel effacera nos crimes.
Oui , je jure , Seigneur , par vos jours précieux ,
De briser , de venger nos fers injurieux ;
Et si je ne remplis toute votre espérance ,
Puisse , pour m'en punir la céleste vengeance ,
Me livrer en opprobre aux Philistins cruels ;
Que traîné par leurs mains aux pieds de leurs Autels ,
J'y serve de jouet à tout ce peuple impie ,
Et que j'y meure enfin couvert d'ignominie.

É M A N U È L.

C'en est assez , mon fils , après de tels sermens ,
Je puis de votre himen avancer les momens ,
Puisque des Philistins il presse la défaite ,
Qu'il en est le garant , mon ame est satisfaite :
Mais phanor voudra-t-il accorder à vos vœux ? —

S A M S O N.

Je brave les mépris d'un Monarque orgueilleux ;
Qu'il soit à mon amour favorable ou contraire ;
Dalila m'appartient , puisque j'ai sçu lui plaire ,
Mais il faut aujourd'hui , pour la justifier ,
Que Samson la demande , & s'abaisse à prier.

É M A N U È L.

Je vais sans plus tarder annoncer à tes freres ,
Et ta gloire prochaine , & nos destins prosperes.
Mais mon fils , songes-tu que pour d'autres appas ,
Pour la fille d'Aram —

S A M S O N.

Seigneur , n'achevez pas ;
Le Roi vient , mon rival & Dalila le suivent.

S C E N E I I I.

LE ROI , DALILA , ACAB , ARMILLA ,

ZAMEC , *Suite.* SAMSON , *au fond du Théâtre.*

A C A B.

O U I , Seigneur , un Hébreu que vos ordres proscrivent ,
Fier d'avoir fait tomber un Lion sous ses coups ,
Ose aimer Dalila , veut être son époux.
Déjà nos ennemis flattés d'un vain augure ,
Font entendre en ces lieux un insolent murmure ,

Prétendent que lui seul peut changer leurs destins :
 Hâtez-vous d'enlever cet espoir aux mutins ;
 De leur coupable chef punissez l'arrogance ,
 Ainsi que son amour , sa valeur vous offense.
 Les maximes d'État , en cet événement ,
 Défendent que Samson triomphe impunément.

L E R O I.

D'un rival généreux respectez le courage ,
 La vertu doit toujours s'attirer notre hommage.
 Ma gloire, ni l'État , n'ont rien à redouter ,
 Quel que soit cet Hébreu , je sçaurai l'arrêter ;
 Et toute sa valeur ne pourra me contraindre
 Qu'à l'admirer , Acab , & non pas à le craindre :
 Prévenons cependant de perfides complots ,
 Des Chefs & des Soldats réveillez le repos ,
 Zamec , allez au camp , je marche sur vos traces ;
Zamec sort.

Et je sçaurai bien-tôt d'où partent ces menaces.

D A L I L A.

Seigneur , je suis en proie aux plus vives douleurs ,
 Rien ne sçauroit tarir la source de mes pleurs ,
 Quoi que je détermine en cette concurrence ,
 Je trahis le devoir ou la reconnoissance ;
 Tous deux également tyrannissent mon cœur :
 Dans ce cruel combat quel sera le vainqueur ?
 Au généreux Acab ma promesse me lie ,
 Le bras de son rival m'a conservé la vie ,
 Je ne puis m'acquitter de ce que je leur doi ,
 Sans devenir ingrate , ou manquer à ma foi.

A C A B.

Princesse , de quels soins êtes-vous agitée ?
 Eh quoi ! pour un Hébreu votre ame inquiétée ,
 Ne peut-elle payer un service fatal ,
 Sans l'honorer ici du nom de mon rival ?
 A mes tendres desirs dès long-tems réservée ,
 N'étiez-vous pas à moi quand il vous a sauvée ?
 Votre cœur pour Samson doit-il s'intéresser ,
 Lorsque c'est à moi seul de le récompenser ?
 Bannissez des égards dont mon amour s'irrite :
 Jusques dans un Hébreu je chéris le mérite ,
 Et sçais donner , Madame , au service rendu
 Tout le prix , tout l'honneur , qui lui peut être dû.
 De nos Dieux par son bras la faveur se signale ,
 Il peut tout espérer d'une main libérale.
 Mais de la même main , ardente à s'acquitter ,
 Si jusques à ma flamme il osoit attenter ,
 Je punirois bien-tôt sa téméraire audace.

S A M S O N.

Le voici cet Hébreu que ton courroux menace,
Il vient te disputer de si charmans appas,
Éprouver ta valeur, & défier ton bras.
Je viens d'entendre, Acab, ce que tu te proposes,
Et vais t'ouvrir le champ, entres-y, si tu l'oses.
Prince des Philistins, que le Dieu d'Israël,
A choisi pour punir son peuple criminel,
Ministre de ses loix & de notre supplice,
Il t'a commis aussi pour nous rendre justice,
Pour connoître nos droits & pour m'être garant
Du prix qui cause ici ce fameux différend.
Aujourd'hui Dalila, par mon bras t'est rendue,
Nous prétendons tous deux que sa main nous soit dûe :
Décide maintenant, mais sur-tout, souviens-toi,
Pour ton propre intérêt, de décider en Roi.

P H A N O R.

Est-ce un Hébreu qui parle, est-ce un Roi qui l'écoute ?
Avec un tel discours tu prétendrais sans doute,
Sortir de la misère où te plonge le sort,
Et finir tes malheurs par une illustre mort ?
Enyvré de l'espoir d'une frivole gloire,
Tu crois, en m'outrageant, consacrer ta mémoire :
Mais non, loin de punir ta folle ambition,
Tu n'excites en moi que la compassion.
Les Hébreux à mes yeux sont si peu redoutables,
Qu'ils peuvent sans péril y paroître coupables.
Renonce cependant à l'inutile espoir,
Qu'un indiscret amour t'avoit fait concevoir ;
Le sang des Philistins, l'orgueil de leur naissance,
Tout défend à Samson une telle alliance.
Mes décrets—

S A M S O N.

De tes loix je suis assez instruit,
Ton pouvoir les dicta, ma force les détruit.
D'un Prince généreux j'attendois la réponse ;
Mais puisque c'est ici le tyran qui propose,
Qu'il sçache que les loix ne peuvent subsister
Qu'autant que la raison nous les fait respecter.
Qu'il faut que la justice aux hommes les propose :
Pour leur faire subir le joug qu'on leur impose,
Inflexible vainqueur d'un peuple infortuné,
Penses-tu qu'à jamais le Ciel l'ait condamné ;
Et qu'il te soit permis d'augmenter sa misère,
Par les Arrêts cruels que prescrit ta colère ?
Tu nous méprises : crains qu'un funeste revers
Ne te fasse tomber du Trône dans les fers.

C'est en vain qu'à fléchir, tu voudrois nous contraindre ;
 Les Hébreux désarmés n'en sont pas moins à craindre
 N'espere pas long-tems jouir de leurs regrets,
 Le Ciel a limité le cours de tes forfaits ;
 Et lorsqu'il nous punit par une main coupable,
 Le supplice est cruel, mais il n'est pas durable.

P H A N O R.

Gardes, répondez-moi de cet audacieux.

Qu'une obscure prison——

D A L I L A.

Que faites-vous ? Ah Dieux !

Quoi ! mon libérateur gémiroit dans les chaînes,
 Et pour comble de maux, je causerois ses peines ?
 Seigneur, épargnez-moi le douloureux affront,
 Dont sa captivité feroit rougir mon front.
 Je sçais qu'à le punir, l'équité vous convie ;
 Samson est criminel, mais je lui dois la vie ;
 Et quoique son audace ait pû vous offenser,
 Ne soyez souverain que pour récompenser.

A C A B.

Quel jaloux mouvement m'agite & me dévore !
 Ingrate Dalila, quoi ! vous pouvez encore
 Faire éclater vos soins pour un vil étranger,
 Et retirer le bras qui doit nous en venger ?

P H A N O R.

J'admire les effets de la reconnoissance,
 Je sçais sur les grands cœurs, ce qu'elle a de puissance ;
 Et le votre, Madame, en cette extrémité,
 M'apprend qu'il les surpasse en générosité ;
 Puisque nos loix, l'amour, votre Roi, qu'on outrage,
 Ne peuvent de Samson balancer l'avantage,
 Hé bien, ou soyez donc le prix de sa valeur,
 Ou couronnez d'Acab l'impatiente ardeur.
 Décidez lur le champ.

D A L I L A.

Moi, Seigneur !

P H A N O R.

Je l'ordonne :

D A L I L A.

Vos droits sur Dalila——

P H A N O R.

Je vous les abandonne ;

Mais quel que soit le sort de cet ambitieux,
 Qu'une fuite soudaine en délivre ces lieux ;
 Ou je sçaurai punir l'insolent qui me brave,
 Ou, comme votre époux, ou comme mon esclave ;
 C'est à vous maintenant à vous déterminer.
 Madame, prononcez.——

SAMSON

TRAGÉDIE.

25

SAMSON.

Bien loin de m'étonner,
Un semblable discours m'annonce ta foiblesse.
Madame, l'amour seul ici vous intéresse.
Phanor, de vos devoirs a brisé les liens,
Il vous remet ses droits, & je renonce aux miens :
Libre de tous égards, que votre cœur décide.

ACAB.

Quelle est l'aveugle erreur où ton orgueil te guide ?
Crois-tu que Dalila, par un honteux aveu,
Voulût à son amant préférer un Hebreu ?
Esclave dans ces lieux, peux-tu t'y méconnaître ?

SAMSON.

Apprens qu'un tel esclave est ici le vrai maître,
Que toi-même déjà n'y respirerois plus,
Si Samson de sa part avoit craint un refus.

DALILA.

Seigneur, que vos bontés pour moi se renouvellent ;
Suspendez le courroux dont vos yeux étincellent,
Ne précipitez point un arrêt inhumain.
Que résoudre ! — il s'attend à recevoir ma main ;
Justes Dieux ! de quel œil verriez-vous un tel crime ?
Amour, de tes fureurs sois la seule victime :
Je n'épouserai point Samson ; cruel devoir,
Sur un cœur vertueux connois tout ton pouvoir.

Elle sort.

PHANOR.

Ses soins & ton service emportent la balance ;
Tu peux dans mes trésors puiser ta récompense,
Je le veux ; mais sur-tout qu'un exil éternel
Dérobe à mes regards le fils d'Emanuël.
Acab, venez au camp.

SCÈNE VI.

SAMSON, seul.

L'Ai-je bien entendue ?

Quel charme tient ici ma fureur suspendue !
Ils me jouoient sans doute, & par un faux aveu,
L'ingrate m'a flatté, pour mieux trahir mon feu.
Maîtresse de son choix. — Ah perfide Princesse !
Tu vas payer bien cher cette feinte tendresse,
Ton amant & ton Roi vont bientôt éprouver

D

Ce que peut mon courroux quand on l'ose braver.
 Mais devois-je si tard attendre à me résoudre ?
 Quoi , le Ciel à mon bras a confié la foudre ,
 Et j'ai pu différer ! — Courons aux ennemis ,
 Méritons les honneurs qui m'ont été promis ,
 Vengeons sur ces tirans nos Tributs opprimées ;
 Un seul homme , guidé par le Dieu des armées ,
 Peut soutenir un trône ou le mettre en éclats ,
 Et changer à son gré la face des Etats.



ACTE III.

*Le Théâtre représente le Camp des Philistins, & une
 Tour dans l'éloignement.*

SCENE PREMIERE.

PHANOR, ACAB.

ACAB.

DE tous vos ennemis la perte inévitable ,
 Nous vengera bientôt d'un esclave coupable ;
 Ou lui-même en nos mains , livré dans un moment ,
 Recevra de son crime un juste châtiment.
 Mille Soldats mourans n'ont pû lasser sa rage ,
 Déjà de toutes parts il portoit le carnage ;
 Il venoit dans ce camp répandre la terreur ,
 Et peut-être sur vous assouvir sa fureur ,
 Quand du Grand Prêtre Heli j'ai menacé la tête.
 Que tes soins , ai-je dit , écartent la tempête :
 Délivre les Tributs d'un dangereux appui ,
 Ou tu vois Israël périr dès aujourd'hui.
 Le Pontife effrayé d'une telle menace ,
 De ses peuples tremblans m'a demandé la grace ;
 Il promet de livrer Samson aux Philistins.

PHANOR.

Sera-t-il moins à craindre , étant entre leurs mains ?
 Il a reçu du Ciel des forces invincibles.
 J'ai cru lire ma perte en ses regards terribles.

Nous pourrions, il est vrai, de toute autre valeur,
Par des nobles efforts repousser la chaleur;
Le courage & la force ont des bornes prescrites;
Une force opposée en restraint les limites;
Mais les faits surprenans qu'il veut d'exécuter,
M'apprennent qu'à Samson rien ne peut résister,
Et que l'ordre du Ciel le conduit & l'inspire.

A C A B.

Quoi ! Seigneur, à trembler il pourroit nous réduire ?
Nos Dieux entre ses mains voudroient-ils déposer
La foudre qui ne doit servir qu'à l'écraser ?
Ces Dieux que nous servons, & que son culte offense,
L'accableront plutôt du poids de leur vengeance,
Vous l'allez voir ici sous les fers abattu,
Vous convaincre, en tremblant, de sa fausse vertu ;
Prendre d'un suppliant le timide langage.
Et porter en Hébreu le joug de l'esclavage.
Mais que dis-je, Seigneur ? après sa cruauté,
Bornerez-vous sa peine à la captivité ?
La mort. —

P H A N O R.

Ah, ne crois pas, si le Ciel nous le livre,
Qu'à de tels attentats je le laisse survivre :
Que dis-je ? Dalila décide de son sort :
Tu m'as dit qu'elle l'aime : il mérite la mort ;
Et puisqu'à cet Hébreu l'ingrate est asservie,
Nous devons le punir d'avoir sauvé sa vie.

A C A B.

Ah ! laissez-m'en le soin ; mon amour outragé,
Par un autre que moi ne peut être vengé.

P H A N O R.

Non, sans commettre Acab contre ce téméraire,
Je veux. —

S C E N E I I.

P H A N O R, A C A B, E M A N U E L.

E M A N U E L.

T Remble, Phanor, on t'amène son père,
Redoute le moment de ma captivité,
Il t'annonce celui de ton adversité :
Mon fils auroit déjà réduit ton trône en cendre,
Si d'un indigne amour il eût pu se défendre ;

D ij

Dalila , de Samson , suspendoit le courroux ;
 Mais son pere opprimé détermine ses coups.
 Je le vois soutenu par des forces divines ,
 Relever Israël sur tes propres ruines ,
 Renverser tes faux Dieux , détruire leurs Autels ,
 Et noyer dans leur sang tes peuples criminels.

P H A N O R.

Pour imposer un frein à leur cruelle rage ;
 Que de ce furieux le pere soit l'ôtage ;
 Et que dans cette tour il reçoive la mort ,
 Si Samson contre nous tente le moindre efforr.

E M A N U E L.

Crois-tu , par mon trépas , arrêter sa victoire ?
 Il sçait que de mon sang j'acheterois sa gloire.
 Ah ! plutôt à l'Eternel , pour moi , pour tous les miens ,
 Que mes derniers soupirs entraînaient les tiens !
 Tu me verrois courir au supplice avec joie ,
 Si des mêmes tourmens tu devenois la proie ;
 Et quoiqu'avec ton sang le mien fût répandu ,
 Je n'aurois pas l'affront de l'y voir confondu.

P H A N O R.

Je reconnois ton fils à ta haine farouche :
 Essayons , puisqu'enfin nul bienfait ne le touche ,
 Si ta mort peut au moins émouvoir son grand cœur.

E M A N U E L.

Pour me faire périr , tu crains trop ce vainqueur.

P H A N O R.

Je le crains ? A l'instant tu m'en verras le maître.

E M A N U E L

Mon fils seroit le tien , s'il avoit voulu l'être ;
 Il en est tems encor , & tu peux éviter
 L'abîme où ton amour va te précipiter.
 Remets en liberté nos Tributs outragées ,
 Avant que par ta mort Samson les ait vengées.
 Tu peux lui dérober des triomphes certains ,
 Et relever un Sceptre échappé de tes mains.
 Tu crois que la frayeur me dicte ce langage ;
 Reconnois les Hébreux au motif qui m'engage ,
 Ton bonheur m'obstina dans mon inimitié ,
 Et ta perte prochaine excite ma pitié :
 Redoute. — Mais ce cœur impie & téméraire ,
 Pourroit-il profiter d'un conseil salutaire ?
 Adieu , j'entends tonner l'Eternel en courroux ,
 Et vais de ma prison , voir éclater ses coups :
 Israël bénisse cette sainte journée.

P H A N O R.

Déplore bien plutôt ta race infortunée.

SCÈNE III.

PHANOR, ACAB, ZAMEC, *suite.*

L'ESCLAVE D'ACAB.

Seigneur, grande nouvelle ; on amène Samson ,
Enchaîné comme un ours , & doux comme un mouton.

PHANOR.

Acab , je te remets & le fils & le père ,
Disposé de leur sort au gré de ma colère ;
Et songe , en punissant ces Hébreux criminels ,
A venger ton amour , mon peuple , & nos Autels.

SCÈNE IV.

ACAB, *seul.*

AH ! je ne puis si loin porter mon espérance ;
Ce n'est que pour les Dieux qu'est faite la vengeance ;
Samson , en ce moment , à mes pieds renversé ,
Ne sauroit appaiser mon amour offensé ;
Et même après sa mort , ~~je crains~~ que son image ,
Dans le cœur d'une ingrate , encore ne m'outrage.
C'est-là que triomphant d'un rival malheureux ,
Sans cesse il renaîtra pour traverser mes feux :
Il ne peut au tombeau dissiper mes allarmes ;
Sa perte coutera de précieuses larmes.
Eh ! quel sort plus heureux pourroit-il souhaiter ?
Je mourrois mille fois pour me voir regretter.
N'importe , qu'il périsse , & sur-tout qu'il ignore
Jusqu'où va son bonheur , à quel point on l'adore.

Samson paroît.

Le voici : sur son front je vois avec horreur ,
Les traits qui de l'ingrate ont embrasé le cœur ,
Ses funestes regards redoublent ma colère :
Qu'un rival est affreux , lorsqu'on nous le préfère !

SCENE V.

SAMSON, ACAB, ZAMEC, PHILISTINS.

SAMSON enchaîné.

Pour punir mes tyrans, ma haine a profité
 Du stratagème heureux qu'eux-même ont inventé.
 Traîtres, qui n'avez pu me vaincre à force ouverte,
 Votre propre artifice avance votre perte,
 Puisqu'il m'approche enfin de ces lâches Soldats,
 Que la peur de mourir déroboit à mon bras.

A C A B.

Le Ciel entre nos mains a remis le coupable :
 Voici de ses fureurs le terme redoutable,
 Philistins, que son sang, à vos yeux répandu,
 Vous venge de celui que vous avez perdu.

SAMSON.

De mon pere captif, quel peut être le crime ?
 Contre un foible vieillard, quel intérêt t'anime,
 Acab ? dans la prison, pourquoi le retenir ?

A C A B.

C'est de tes attentats que l'on doit le punir.
 Qui peut chérir un fils si digne du supplice,
 Partage ses forfaits, en devient le complice.
 Ce vieillard, dont l'orgueil nous bravoit à l'instant,
 Dans cette affreuse tour & t'appelle, & t'attend.
 Chasses-en, si tu peux, la mort qui l'y menace :
 Viens briser des liens où gémit son audace,
 A ta seule valeur il veut avoir recours,
 Hâte-toi, son état a besoin de secours.

SAMSON.

J'obéis aux décrets que mon ame respecte ;
 Oui, je vais vous venger de cette race abjecte,
 Grand Dieu ! mais dans le rang où vous m'avez admis,
 Pourquoi ne m'offrez-vous que de tels ennemis !
 Mon indigne rival ne sçauroit se contraindre,
 Il me brave au moment qu'il cesse de me craindre.
 Que ferois-tu de plus, pour aigrir ma douleur,
 Si je devois mes fers à ta propre valeur ?
 Ne crois pas cependant ta victoire parfaite,
 Il en doit plus coûter, Acab, pour ma défaite ;
 Et malgré cette armée, à qui tu fais la loi,
 Ta fierté va bientôt faire place à l'effroi.

Philistins, à la mort rien ne peut vous soustraire ,
Ce jour est le dernier enfin qui vous éclaire :
Je détruis le pouvoir qu'on vous vit usurper :
Tout ce camp est ma proie , il ne peut m'échapper.
Il vous reste un moyen , pour fléchir ma colère ,
Je fais grace à tous ceux qui m'offriront mon pere ;
Emanuel vivant pourra seul arrêter
Les coups que par mon bras le Ciel va vous porter.

A C A B.

Penses-tu qu'à ton gré tes clameurs les séduisent ?
Cesse de vains discours que mes Soldats méprisent.
Tu jouis trop long-tems de la clarté des Cieux ,
Péris avec ton pere aux Autels de nos Dieux :
Et pour mieux ressentir le malheur qui t'opprime ;
A ces mêmes Autels contemple la Princesse ;
Elle m'y donne un cœur que tu n'as pu toucher ,
Et des feux de l'himen allume ton bucher.

S A M S O N.

Ah ! c'en est trop : je cède au courroux qui m'enflamme ,
Des traits les plus affreux tu déchires mon ame ;
La perfide. — Il est tems de punir ton orgueil ,
Et de mettre avec lui ton amour au cercueil.
Il rompt ses chaînes , ramasse une machoire , & combat les Philistins.

Brisez-vous, fers honteux , laissez agir ma rage ,
Eteignons dans le sang un si cruel outrage.

A C A B.

Que vois-je ! — Ah ! quand le Ciel devoit te secourir ,
Philistins, c'est ici que Samson doit périr.

S A M S O N.

Viens, Acab —

A C A B.

Ne crois pas, Samson que je t'évite.

Après avoir combattu quelque tems.

Quoi ! d'indignes soldats m'entraînent dans leur fuite.

S C E N E V I.

S A M S O N seul.

Perissez Philistins ; votre sang, en ce jour ,
Doit cimenter ma gloire , & venger mon amour ;
Et toi, lâche rival, du coup que je t'apprete ,
Ne crois pas , en fuyant , mettre à couvert ta tête :
Quoi ! ce vil instrument détruit vos bataillons ,

Des plus braves soldats il couvre vos fillons !
 Philistins , rappelez ce courage intrépide ,
 Et qu'une noble ardeur contre Samson vous guide ;
 La fuite , à mon courroux , ne peut vous dérober ;
 Combattez-moi du moins avant de succomber.
 Mais déjà loin d'ici la terreur les entraîne ,
 Et la nuit va tromper ma poursuite & ma haine ;
 Pour ne point arrêter le cours de mes exploits ,
 Soleil , suspends le tien une seconde fois ;
 Je combats aujourd'hui pour la même querelle ,
 Qui jadis te fixa dans ta course éternelle.
 Aux Juges d'Israël mêmes droits sont transmis ,
 Un autre Josué te commande , obéis.
 Achevons de répandre un sang que je déteste ,
 De ce camp fugitif détruisons ce qui reste.
 Coupables ennemis , Samson , pour se venger ,
 Jusques dans votre azile ira vous assiéger.
 Sous mes coups redoublés que vos guerriers succombent ;
 Que vos murs , vos remparts , à mon seul aspect tombent.
 Je veux que désormais vos superbes Cités
 Soient des lieux par l'horreur & la mort habités.
 Courons. — Mais , juste Ciel ! quelle soif dévorante ?
 Je me sens embrasé d'une haleine brulante ,
 Et mon corps accablé du plus affreux tourment ,
 Entraîne mes esprits dans son abattement ,
 Quel supplice imprevu ! quelles cruelles peines !
 Ah ! tout mon sang bouillonne , & tarit dans mes veines.
 Cherchons quelque remède à des maux si pressans.
 Quoi l'herbe se flétrit sous mes pas languissans !
 Les ruisseaux desséchés semblent fuir un perfide ,
 Et la terre à mes yeux n'offre rien que d'aride.
 Je succombe , je meurs. — Grand Dieu ! permettras-tu
 Que sous ce feu cuisant Samson soit abbatu ?
 Ses triomphes sont vains , sa gloire est imparfaite ,
 Puisque dans sa victoire il trouve sa défaite.
 Mais quel aveuglement suit ta présomption !
 Tu n'as pu surmonter ta folle passion ,
 Et tu veux ignorer , lâche , quels sont les crimes
 Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes ;
 Souviens-toi que tu viens de combattre en ce lieu ,
 Pour venger ton amour , & non pas pour ton Dieu.
 Malheureux ! tu croyois ne devoir qu'à toi-même
 Le succès que tu tiens de sa bonté suprême ;
 Appuyé de son bras , tu faisois tout trembler ;
 Mais sans lui , le plus foible auroit pu t'accabler.
 Mon mal redouble — hélas ! mes sens s'évanouissent.

Il tombe.

Mes

Mes yeux sont obscurcis , & mes genoux fléchissent ,
 Je vois l'horrible mort errer autour de moi :
 C'en est fait. — Dieu puissant ! j'espère encore en toi ;
 Sur les maux de Samson jette un regard propice ,
 Ta clémence toujours balança ta justice ;
 Indigne des honneurs que tu m'as présentés ,
 Que je partage ici tes immenses bontés.
 Ah ! si le repentir fait descendre ta grace ,
 Je ne sçaurois périr , & mon crime s'efface.
 Ce foudre , destructeur de tant de Philistins ,
 Produira , si tu veux , une source en mes mains :
 C'est toi qui me l'offris contre ce peuple impie ,
 Il lui donna la mort , qu'il me rende la vie :
 Semblable à ce rocher , dont Moïse autrefois
 Vit jaillir un torrent sur ton peuple aux abois.
Il sort de l'eau d'un des côtés de la machoire , & Samson boit.
 On t'exauce , Samson ! source délicieuse ,
 Tu répands dans mon sein une eau miraculeuse.
 O tourmens précieux ! je bénis mes douleurs ;
 Puisque les soins d'un Dieu terminent mes malheurs ;
 Employons dignement des jours qu'il renouvelle ,
 Cherchons ses ennemis , & vengeons sa querelle.
 Mais mon pere gémit dans ces cachots obscurs ;
 Pour aller jusqu'à lui , pénétrons dans ces murs.
Il veut enfoncer les murs de la tour où est son pere.

SCÈNE VII.

SAMSON , EMANUEL , dans la prison.

EMANUEL.

GArde-toi , mon cher fils , d'user de violence ,
 Ou ma mort toute prête en ces lieux te devance.

SAMSON.

Qu'attendez-vous , soldats ? ouvrez sans plus tarder ,
 Ou tremblez pour vos jours. —

S C E N E . V I I I .

SAMSON, *au fond du Théâtre*, EMANUEL, *dans la prison*. L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE, *tenant des clefs*.

IL croit m'intimider.
Ouvrez, dit-il : les clefs sont en des mains fidelles,
Et je n'espere pas que l'on t'ouvre sans elles.
Quel terrible frappeur ! on peut assurément
Dire que cet Hébreu roste fort proprement.
Que je suis fortuné ! d'avoir par mes souplesses
Esquivé dans le choc ses brutales caresses ;
S'il m'avoit pu tenir. —

S A M S O N .

Ouvre —

L'ESCLAVE.

Je suis perdu !

Seigneur, je ne le puis, cela m'est défendu.

S A M S O N .

Connois-tu bien Samson ?

L'ESCLAVE.

Que trop.

S A M S O N .

A l'heure même

Obéis, ou tu meurs.

L'ESCLAVE.

Il parle sans emblème.

Que faire, (*) ahy, ahy.

S A M S O N .

Hé bien ?

L'ESCLAVE.

Je ne résiste plus,

Vous êtes trop poli pour craindre mes refus.

Il entre sans façon : A propos, je m'avise,

Enfermons-le ; je crains — mais quelle est ma bêtise !

Et quelle sottise vient ici me saisir !

Puisqu'il veut voir son pere, il aura tout loisir.

Il ferme la porte.

Pour le coup je le tiens, & la porte est fermée ;

J'aurai plus fait moi seul, que toute notre armée.

(*) Samson le prend par le bras.

Courons donner au Roi cet avis important.
Une telle nouvelle est de l'argent comptant :
Mais d'un fâcheux souci mon ame est possédée,
Mon bras est allongé de plus d'une coudée ;
Il me l'a tant tiré, ce maudit furibond. —
Ah ! voyez de combien plus que l'autre il est long.

SAMSON dans la prison.

Qu'on ouvre cette porte.

L'ESCLAVE.

Oh, oh, quel fier langage !

Je ne l'ouvrirai point, vous êtes bien en cage,
Tenez-vous y, Seigneur.

SAMSON.

Redoute mon courroux.

L'ESCLAVE.

Je suis en sûreté, je connois mes verroux ;
Mais puisque vous avez une pate si forte ;
Allons, servez-vous en pour enfoncer la porte ;
Elle n'est que de fer. Que vois-je ! — c'en est fait.
La porte est disparue — ah ! je suis stupéfait.
Dérasons au plutôt, sa bile est échauffée.

SAMSON, avec son pere & les portes de la prison sur
ses épaules.

Honorable fardeau, servez-moi de trophée.
Ne perdons point de tems ; courons, Emanuël,
Rendre de mon triomphe hommage à l'Eternel.
Ce jour pour votre fils est un jour de miracles ;
Allons-nous prosterner aux pieds des tabernacles ;
Et je vole à Gaza remplir l'ordre divin,
En répandant le sang du dernier Philistin.

EMANUEL.

Hâte-toi, mon cher fils.

L'ESCLAVE.

Tuchoux, comme il l'emporte !

Tenez, prenez aussi les clefs avec la porte ;
Il devrait bien encor, pour faire un plus beau tour,
Emporter sur son dos, son pere avec la tour.





ACTE IV.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, L'ESCLAVE D'ACAB.

PHANOR.

DU camp des Philistins, Samson seroit vainqueur !
Puis-je le croire, ô Ciel !

L'ESCLAVE.

N'en doutez point, Seigneur,
Les fuyards ont raison, leur récit est fidèle :
A toute votre armée il a cherché querelle ;
Vos soldats ont fondu sur lui par pelotons,
Il les a dispersés comme des hannetons,
Non, sans les affliger de mortelles blessures,
Qu'il leur distribuoit à fort bonnes mesures.
D'abord le sieur Acab a fait le fanfaron,
Mais un moment après il a fait le poltron,
Et laissant nos guerriers sur le champ de bataille,
A prudemment du Fort regagné la muraille :
Je suis demeuré seul avec votre ennemi ;
De plus, le croiriez-vous, Seigneur ? j'en ai frémi.

PHANOR.

Sort fatal !

L'ESCLAVE.

Mais bien-tôt par un coup d'industrie,
La force de Samson cède à mon grand génie ;
Politiques, aux Rois vous valez des trésors.
Les heureux changemens font dûs à vos efforts ;
Pour délivrer son pere, il veut entrer lui-même
Dans la prison, qu'on garde avec un soin extrême,
Il me force à l'ouvrir ; à peine est-il entré,
Qu'à plus de douze tours je l'enferme à mon gré ;
Il éclate, il fulmine, il commande, il menace,
Mais je tiens sous la clef son orgueilleuse audace.

PHANOR.

J'ignorois le succès de ton activité ,
Sois sûr que par mes dons —

L'ESCLAVE.

Je m'en suis bien douté.

PHANOR.

Mais pour qu'oime cacher? —

L'ESCLAVE

Seigneur , c'est que personne

Ne pouvoit vous donner l'avis que je vous donne ,
J'étois seul.

PHANOR.

Quoi ! Samson seroit en mon pouvoir !

L'ESCLAVE.

Ne vous pressez point tant , Seigneur , vous allez voir.

PHANOR.

As-tu les clefs sur toi ?

L'ESCLAVE.

Les voici , mais qu'importe.

PHANOR.

Puisque tu tiens les clefs —

L'ESCLAVE.

Oui , mais il tient la porte ,

Lui.

PHANOR.

Comment.

L'ESCLAVE.

Oui , dis-je , & sans plus discourir ,

Voyant qu'avec les clefs je refusois d'ouvrir ,

Il a fort prudemment usé d'un stratagème.

PHANOR.

Duquel ?

L'ESCLAVE.

D'ouvrir la porte avec la porte même.

PHANOR.

Mais je ne comprends pas —

L'ESCLAVE

Vraiment je le croi bien ,

Je ne le comprends pas non plus , & le moyen ?

Pendant je l'ai vu d'une démarche fiere ,

Emporter à la fois & la porte & son pere :

Si vous ne m'en croyez , allez à la prison ,

Vous n'y trouverez plus ni porte ni Samson. *Il sort.*

S C E N E I I.

P H A N O R , A R M I L L A.

P H A N O R.

L Es destins conjurés , contre nous se déclarent ,
 Je pressens , mais trop tard , les maux qu'ils nous préparent.
 Les Hébreux vont renaître , & je lis sur leurs fronts
 L'àpre ressentiment , qui venge les affronts.
 Un seul homme , Armilla , renverse mon Empire ,
 Et ces Dieux immortels , qui semblent y souscrire ,
 Loin de me seconder en ce désordre affreux ,
 Favorisent le bras qui s'élève contre eux !
 Ah ! puisque leur secours au besoin m'abandonne. —

A R M I L L A.

Il est d'autres moyens que le hasard vous donne.
 Employons l'artifice à perdre un criminel ,
 Tout n'est-il pas permis pour détruire Israël ?
 Samson , trop aveuglé de son amour extrême ,
 Vous offre des secours contre sa valeur même ,
 Il aime Dalila : qu'elle flatte l'Hébreu ,
 Du secret de sa force , il lui fera l'aveu.
 Pour vaincre les rigueurs d'une amante rebelle ,
 Il n'est point de secrets qu'un amant ne révèle.
 Engagez la Princesse à flatter son espoir ,
 Et Samson dès ce jour est en votre pouvoir.

P H A N O R.

Dalila le trahir ! la perfide l'adore.

A R M I L L A.

Je sçais quelle est pour lui l'ardeur qui la dévore ,
 Mais c'est ce même amour qui doit l'embarrasser
 Dans le piège fatal que je vais leur dresser.
 Oui , d'un soupçon jaloux , il faut frapper son ame ,
 Attaquons avec art l'intérêt de sa flamme ;
 Qu'elle apprenne aujourd'hui que pour d'autres attraits ,
 D'un violent amour , l'Hébreu ressent les traits :
 Samson , long-temps épris d'une autre Philistine ,
 A former ce projet , Seigneur , me détermine ,
 Feignons qu'à Tamnatée il a donné sa foi :
 Dalila va le perdre , en son aveugle effroi.
 Qu'elle cède un moment à ce soupçon funeste.
 Et les soins d'Armilla vous répondent du reste.

P H A N O R.

L'artifice peut-il entrer dans mes projets ?

ARMILLA.

Vous le devez , Seigneur , au bien de vos sujets.

PHANOR.

Qu'elle perde Samson : mais dans cette entreprise ,
Que l'amour du devoir , s'il se peut , la conduise.

ARMILLA.

Je la vois.

SCÈNE III.

PHANOR, DALILA, ARMILLA.

PHANOR.

DAlila, Samson victorieux,
Arrive triomphant de nous & de nos Dieux ;
Mon camp est dispersé , ce Guerrier implacable
A tout fait succomber sous son bras redoutable ,
Un reste de Soldats qui défendent le Fort ,
Va bientôt à son tour subir le même sort :
Acab lui-même en vain s'opposoit à sa rage ,
Contre un tel ennemi , qu'auroit pu son courage ?
Je n'ai plus à choisir dans cette adversité ,
Que la fuite , la mort , ou la captivité.
La mort est mon recours , & je dois une marque ,
Qui montre à mes sujets le cœur d'un vrai Monarque ,
Je vais contre Samson , conduisant mes débris ,
Offrir à sa fureur —

DALILA.

Ah ! Seigneur , je frémis.

N'exposez point des jours. —

PHANOR.

Que dites-vous , Princesse ?

Quelle fausse pitié pour moi vous intéresse !
Epargnez-vous des pleurs forcés & superflus ,
Mon sort n'est point l'objet qui vous touche le plus ;
Et quoique votre amour cause nos infortunes ,
Mes disgrâces ici ne nous sont pas communes.

DALILA.

Ah ! ne m'accablez point de reproches affreux ,
Si j'ai suivi , Seigneur , un penchant malheureux ,
Mon amour immolé , malgré sa violence ,
Rend plus à la vertu qu'il n'ôte à l'innocence.

PHANOR.

Ne pas s'abandonner au feu qui le surprend ,

N'est point pour votre cœur un effort assez grand ;
 Dalila doit encor , pour effacer sa honte ,
 Perdre , sans balancer , l'ennemi qui le dompte.
 Ah , du moins ! si vos yeux ont été destinés
 A causer le trépas de tant d'infortunés ,
 Réparez-en le crime : & que ces mêmes charmes ,
 Qui causerent nos maux , finissent nos allarmes.
 La force dont Samson nous accable aujourd'hui ,
 Consiste en un secret qui n'est sçu que de lui.
 Flattez-le d'un hymen , pour percer ce mystère ,
 Il est vaincu.

D A L I L A.

Non , non ; c'est en vain qu'on l'espère :
 Pourrois-je , juste Ciel ! par un coupable effort ,
 Lui ravir son secret , & lui donner la mort ?
 Quoi ! de tant de Guerriers la valeur attiédie ,
 Ne sçauroit-elle agir que par ma perfidie ?
 Pourriez-vous profiter de cette trahison ?
 Je vous ferois rougir , en vous livrant Samson.

P H A N O R.

Est-il contre un Hébreu de trahison honteuse ?
 Je connois les devoirs d'une ame généreuse ,
 Madame , & j'avois sçu même vous les tracer ;
 Mais un funeste amour vient de les effacer.
 Osez-vous hésiter à trahir un impie ?
 Le Ciel , en vous formant , vous fit son ennemie.
 Ce sont là les égards qui doivent prévaloir ,
 Et la religion est le premier devoir.
 Les intérêts des Dieux sont des ordres suprêmes.

D A L I L A.

Ils ont la foudre en main , qu'ils se vengent eux-mêmes :
 Oui , les Dieux seuls ont droit d'exercer leur courroux ;
 Ce qui pour eux est juste , est un crime pour nous.

P H A N O R.

Du sang de mes ayeux vous avez reçu l'être ;
 A quelle marque , hélas ! le faites-vous connoître ?
 Mon Trône chancelant , mes sujets terrassés ;
 Nos Autels abattus , & mes jours menacés ;
 Des Hébreux révoltés les barbares outrages ,
 Tout n'offre à vos regards que de vaines images :
 Pouvez-vous immoler à des coupables feux ,
 La nature , les Loix , le devoir & les Dieux ?
 Ah , Dalila ! quel astre à votre sort préside ?
 Vous n'osez vous résoudre à punir un perfide ,
 Qui peut-être à l'instant couronne ses forfaits ;
 Et vous laissez périr des fidèles sujets ?
 Ce peuple , dont le sang coule pour vous défendre ,

D'une

D'une main qu'il chérit, ne peut-il rien attendre ?
 Qu'opposer à Samson ? Nos plus braves soldats
 Ont-ils pu soutenir les efforts de son bras ?
 Oui, sans doute, un Démon anime son courage ;
 Lui donne cette force, & l'excite au carnage.
 A perdre ce cruel tout doit vous inviter ;
 Cet amour que pour vous il faisoit éclater ,
 Porte lui-même atteinte à votre renommée ,
 Puisqu'enfin vous avez une rivale aimée.
 Et quoi ! vous vous troublez ?

D A L I L A.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ?

S C E N E I V.

PHANOR, DALILA, ACAB, ARMILLA.

A C A B.

A H ! Seigneur, ménagez de précieux instans ;
 Samson dans ses projets n'a plus rien qui l'arrête ;
 A sa témérité dérobez votre tête.
 Je l'attends, & bientôt il marche sur mes pas ;
 Conduisez la Princesse, & sauvez tant d'appas.

P H A N O R.

Non, Acab, le dessein que votre Roi médite ,
 Nous réserve au triomphe, & non pas à la fuite.
 Dalila, demeurez. —

A C A B.

Vous me glacez d'effroi.

D A L I L A.

Seigneur !

P H A N O R.

Voyez Samson.

A C A B.

Ah, grands Dieux !

P H A N O R.

Suivez-moi.



SCENE V.

DALILA, ARMILLA.

DALILA.

Impitoyable sort, ta fureur est comblée,
 Des coups les plus affreux je me sens accablée;
 Mon courage y succombe, & tu me fais souffrir
 Tous les maux qu'aux mortels ta rage peut offrir.
 Tu me forças d'aimer l'Hébreu qui nous opprime.
 De cette passion volontaire victime,
 Je suivis un devoir tiran de mes ardeurs:
 Tout, jusqu'à ma vertu, signale tes rigueurs.
 Cet amour tontefois, quoique sans espérance,
 Regnoit sur mes esprits avec tant de puissance,
 Que mon cœur dégagé des vulgaires desirs,
 De sa seule constance eût fait tous ses plaisirs;
 Il falloit donc encor, pour assouvir ta haine,
 M'apprendre que Samson vient de briser sa chaîne;
 Et que trop foible, hélas! pour pouvoir m'imiter;
 D'un si parfait exemple il n'ait pû profiter.
 L'ingrat en aime une autre! ô nouvelle fatale. —
 Dalila, croyois-tu trouver une rivale?
 Mais quel est cet objet qui trouble mon repos?

ARMILLA.

On dit que Tamnatée a soumis ce héros:
 Quel que soit ce rapport, il blesse votre gloire;
 Mais sans l'approfondir, gardez-vous de le croire;
 Peut-être que le Roi, pour accabler Samson,
 Jette dans votre esprit un injuste soupçon;
 Peut-être qu'enchanté d'une flamme nouvelle,
 Samson le justifie, & vous est infidelle:
 Ce doute; en un instant, peut-être dévoilé;
 Exigez le secret dont on vous a parlé.
 L'aveu d'un tel secret, par qui seul il peut vaincre,
 De sa fidélité pourra seul vous convaincre;
 Alors, sans le trahir, vous tiendrez en vos mains,
 Et la gloire & le sort du plus grand des humains.

DALILA.

Que me proposes-tu?

ARMILLA.

S'il vous aime, Madame,
 Doit-il rien ménager pour vous prouver sa flamme?

DALILA.

Et s'il peut révéler ce secret important,
J'en dois aux Philistins l'avis au même instant.

ARMILLA.

Non, défabusez-vous ; & malgré nos maximes ;
Vos soupirs pour Samson deviendront légitimes.
Vous lui devez la vie, il faut qu'à ce bienfait,
Dans les cœurs généreux, cède tout autre objet.
Je dirai plus, Madame, en vain nos loix s'opposent,
A l'hymen que les Dieux sans doute vous proposent.
L'état, sur son déclin, vous oblige à ce choix,
Et Samson triomphant, impose d'autres loix.
Ah ! plutôt aux immortels, qu'un aveu salutaire,
Vous fit de son secret seule dépositaire ;
Vous ne douteriez plus du cœur de votre amant :
La paix dans ces climats naîtroit en un moment :
Dalila garderoit ce secret qui le lie,
Et sans perdre Samson, sauveroit sa patrie.
Mais il vient, vos soupçons peuvent être éclaircis. —

DALILA.

En ce cruel instant, mes vœux sont indécis.

ARMILLA.

Écoutons leurs discours, — faites qu'il se déclare ;
Dieux, que nous implorons, livrez-nous ce barbare.

SCÈNE VI.

SAMSON, DALILA *assise*.

SAMSON, *sans voir Dalila*.

JE n'ai jusqu'à présent triomphé qu'à demi,
Si je ne vois tomber mon plus grand ennemi.
En vain à mes regards sa lâcheté le cache,
Du sein de son Palais, il faut que je l'arrache ;
Et je ne puis du Ciel accomplir les décrets,
Qu'en joignant aujourd'hui le Monarque aux sujets.
Oui, tu verras périr, trop ingrate Princesse,
Les indignes objets de toute ta tendresse ;
Toi-même tu devrois, en proie à ma fureur. —

DALILA.

Ne cherche pas plus loin, frappe, voilà mon cœur.
Que ta main, par pitié, me prive de la vie ;
Termine les malheurs dont elle est poursuivie :
De tes bontés pour moi j'attens ce dernier trait,

F ij

Bien plus cher à mes yeux que ton premier bienfait.

S A M S O N.

Qu'annonce ce discours ? Est-ce remord ou crainte ?
 Est-ce un nouvel effet de quelque lâche feinte ?
 Ou le jour qui nous luit te paroît-il affreux ,
 Parce que tu le dois à mes soins généreux ?
 Mais dis-moi cependant , qui te forçoit , cruelle ,
 A feindre les transports d'une ardeur mutuelle ?
 Pourquoi flatter l'espoir de mon amour naissant ;
 Et redoubler mes feux en les applaudissant ?
 Car enfin , tu m'as fait l'aveu de ta tendresse :
 Et quoiqu'alors ton cœur condamnât sa foiblesse
 M'en invitoit-il moins à suivre tes appas ?
 Toute femme à nos vœux oppose des combats ;
 Mais malgré les terreurs dont elle est alarmée ,
 Quand elle dit qu'elle aime , elle veut être aimée.
 Etoit-ce pour orner le char de mon rival ,
 Que tu feignois. —

D A L I L A.

Samson , que tu me connois mal ?
 De quoi m'accuses-tu , parle , quel est mon crime ?
 Oses-tu m'en faire un d'un effort magnanime ?
 J'ai refusé ta foi ; loin de t'en irriter ,
 Plains-moi , puisque mon cœur brûloit de l'accepter :
 Mais pouvois-je , au mépris de nos loix , de ma gloire ,
 Aux yeux de l'univers avouer ta victoire ?
 Ce plaisir m'est ravi par les Dieux ennemis ,
 Et flattoit trop mes vœux , pour qu'il me fût permis.

S A M S O N.

Ce dehors spécieux n'a rien qui m'éblouisse ,
 Et ne peut me cacher le fond de l'artifice ;
 Si tu te crûs forcée à refuser ma foi ,
 Il falloit tout quitter , ne pouvant être à moi ,
 Il falloit renoncer à l'himen qui te lie ,
 Pour imposer silence à ma flamme trahie :
 Victime comme toi des loix de ton devoir ,
 J'aurois , en gémissant , admiré leur pouvoir.
 Mais accepter la main d'un rival que j'abhorre. —

D A L I L A.

D'un soupçon outrageant tu m'accables encore ,
 Barbare ? n'ai-je pas suivi sans hésiter ,
 Les leçons qu'avant toi mon cœur sçut me dicter ?
 Que parles-tu d'himen ? —

S A M S O N.

Je sçais tout , infidèle ,
 De la bouche d'Acab je tiens cette nouvelle ,
 Tu voulois me cacher un si honteux secret ,

Mais il a trop d'orgueil pour être amant discret.
Cours, & que sans tarder, cette union parfaite,
Aux Autels de tes Dieux célèbre ma défaite.
Va lui donner le prix de ses nobles travaux.

D A L I L A.

Les amans doivent-ils en croire leurs rivaux?
J'épouserois Acab ! moi ? dont l'indifférence,
A ses feux pour jamais ravit toute espérance !

S A M S O N.

Acab ne sera point ton époux ?

D A L I L A.

Qu'à tes yeux

Puisse m'anéantir la colère des cieus.—
Dois-je te rassurer par un serment terrible ?
Crois-en plutôt ce cœur, pour toi seul trop sensible :
D'autres feux que les tiens peut-il être surpris ?

S A M S O N.

Vous redoublez celui dont le mien est épris ;
Mon bonheur est parfait, & Dalila fidèle,
A mes tendres regards paroît encor plus belle ;

Il se jette à ses genoux.

Princesse, à mon amour, pardonnez mon courroux ;
Que j'en puisse expier le crime à vos genoux !

D A L I L A.

Ah, foible Dalila ! le soin de me défendre,
M'entraînoit, malgré moi, vers un penchant trop tendre,
Et l'ingrat dont mon cœur devoit se délier,
Me force en cet instant à me justifier.

Samson à mes genoux !— Quoi, j'y souffre un impie,
Un meurtrier, couvert du sang de la patrie !

Va, porte à ma rivale un criminel encens,
Sur mon cœur désormais qu'est-ce que tu prétends ?

Cesse de décevoir une amante irritée.

S A M S O N.

Oui, Madame, il est vrai, j'ai servi Tamnatée,
Et mon pere forçant mes vœux à se trahir,
M'ordonna de l'aimer, je feignis d'obéir ;
Mais.—

D A L I L A.

Qui m'assurera qu'elle n'est point aimée,
Et que pour Dalila ton ame est enflammée ?
Mais que dis-je ! comment pourrois-je m'en flatter ?
Par quels traits ton amour prit-il soin d'éclater ?
L'horreur, le désespoir qui suivent tes ravages,
Le meurtre, la fureur, te tiennent lieu d'hommages ;
Le sang des Philistins qui coule sous mes pas,
Est le seul sacrifice offert à mes appas.

Tandis qu'en ta faveur la plus vive tendresse,
 Contre un Héros qui m'aime, aujourd'hui m'intéresse;
 Que pour mieux te garder une constante foi,
 Je trahis les bontés de Phanor, de mon Roi;
 Et tandis qu'insensible aux maux de ma patrie,
 Je semble, en t'écoutant, approuver ta furie:
 Eh! que sçai-je? tandis qu'on te laisse espérer
 Une main dont le tems auroit pu t'assurer.——
 Qu'ai-je dit!

S A M S O N.

Ah, Madame! ah, Princesse charmante!
 Je serois possesseur de ce bien qui m'enchanté!
 Dalila, commandez; il n'est point de dévot.
 Que je ne puisse enfreindre après un tel espoir;
 Mon bras, aux Philistins, ne sera plus funeste,
 D'un peuple assez puni j'épargnerai le reste.
 Je promets tout.

D A L I L A.

Samson, ces transports empressés,
 Pour rassurer mon cœur, ne parlent point assez,
 Ma défiance exige une preuve plus forte:
 Sçachons si ton ardeur sur mes doutes l'emporte.
 Je veux que mon amant développe à mes yeux,
 Des forces de son bras, le point mystérieux.
 Dois-tu ce don funeste aux Puissances suprêmes?

S A M S O N.

Que me demandez-vous, ô Ciel!

D A L I L A.

Rien, si tu m'aimes.——

Pourquoi frémir, Samson? un amant généreux
 A-t-il quelques secrets pour l'objet de ses vœux?

S A M S O N.

Le mien ne peut céder à l'excès de ma flamme;
 En vous le confiant, je me perdroy, Madame.

D A L I L A.

Que crains-tu? que ma bouche ose le publier,
 Que jusqu'à te trahir je puisse m'oublier?
 Cruel, plus ce secret intéresse ta vie,
 Et plus à le garder mon amour me convie.

S A M S O N.

Princesse, épargnez-vous un inutile effort;
 Si ce fatal secret n'entraînoit que ma mort.——
 Mais, Madame, à lui seul ma gloire est attachée,
 D'une honte éternelle elle seroit tachée;
 A tout autre péril je m'offre sans regret,
 Je vous accorde tout, laissez-moi mon secret.

DALILA.

Perfide ! c'en est trop ; je vois ce qui t'arrête,
Ton inflexible cœur méprise sa conquête ;
Je t'offrois un moyen de me désabuser,
Je n'exigeois qu'un mot , tu m'oses refuser !
Grace au Ciel , tes mépris de mon sort t'éclaircissent ;
C'est par eux , il est vrai , que les Dieux me punissent ;
Mais qui pouvoit choisir un Hebreu pour amant ,
Étoit digne en effet d'un pareil châtement.
Va loin de mes regards remplir ta destinée ,
Je suspens trop long-tems ta fureur effrénée ;
Hâte-toi de porter la mort en ce Palais ,
Retourne à ma rivale , & ne me vois jamais. *Elle sort.*

SAMSON.

Dalila , demeurez ; où fuyez-vous , cruelle ?
Suivons-la— que résoudre ? On me croit infidèle ,
Allons— il faudra donc tout lui sacrifier.
Non. Mais employons tout pour nous justifier.



ACTE V.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

SE peut-il qu'à ce point les Dieux me favorisent !
Ton oreille où tes yeux sans doute te séduisent.

ARMILLA.

Non , Seigneur : si le sort ne trahit mon espoir ,
Votre ennemi , sans force , est en votre pouvoir ;
C'en est fait , il périt ; & le même artifice
Qui trompe Dalila , le conduit au supplice.
Je l'ai vû quelque tems prêt à se dérober
Au piège dangereux où je l'ai fait tomber ;
J'ai vû , de ses refus la Princesse irritée ,

Lui reprocher ici ses feux pour Tamnatée :
 Elle sort, il la suit dans son appartement,
 Et ce guerrier farouche y vole en foible amant.
 Dans les détours obscurs d'une secrète issue,
 J'écoute leurs discours sans crainte d'être vûe.
 Il tombe à ses genoux, tremblant, irrésolu,
 Et je le vois enfin où je l'avois voulu :
 Pour se justifier, plus ses transports éclatent,
 Et plus de Dalila les soupçons les combattent ;
 Il ne peut la convaincre, à moins de révéler
 Ce secret important qu'il s'obstine à céler,
 Il feint de s'y résoudre, & sa trompeuse adresse
 Croit par de faux aveux éblouir la Princesse ;
 Mais elle en reconnoît aussi-tôt le détour,
 Et l'on ne peut tromper un véritable amour.
 Aux larmes, aux soupirs les reproches succèdent ;
 Samson en est troublé, ses intérêts y cèdent ;
 Il avoue, en tremblant, que c'est dans ses cheveux
 Que réside sa force, & l'espoir des Hébreux.
 On eût dit que du Ciel la foudre toute prête,
 Attendoit cet aveu pour fondre sur sa tête ;
 Il tombe enseveli dans un profond sommeil,
 Et semble de vos coups attendre son réveil.

P H A N O R.

Achève.

A R M I L L A.

En ce moment, je cours à la Princesse,
 J'affecte, en lui parlant, une sombre tristesse.
 Ah, Madame ! lui dis-je, épargnez-vous des soins,
 Qui vous feroient rougir, s'ils avoient des témoins :
 En vain de son amour vous vous étiez flatée,
 Et si l'on croit le bruit que répand Tamnatée,
 Elle seule en son sein renferme ce secret,
 Et vos larmes ici n'auront eu nul effet.
 L'Hébreu, s'il a parlé, doit vous avoir trompée.
 D'un doute vraisemblable, elle est soudain frappée,
 Et rappelant alors tout ce qui s'est passé :
 Oui, dit-elle, il me trompe, il a trop balancé ;
 Le perfide, à l'instant, pour rassurer mes craintes ;
 Se servoit lâchement des plus honteuses feintes,
 Son esprit inventoit mille détours nouveaux,
 Et son dernier aveu sans doute est le plus faux.
 Je saisis ce moment qui me paroît propice :
 Que sans perte de temps, Dalila s'éclaircisse,
 Ajoutai-je ; voyez si l'Hébreu vous dit vrai,
 Votre repos. Madame, exige un tel essai :
 S'il vous a découvert le fond de ce mystère,

A

A tous les Philistins votre amour doit le taire,
 Vous garderez alors le secret d'un époux ;
 Si Samson est sincere , il est digne de vous.
 Je la vois chanceler , & mon adresse étale
 Le plaisir de confondre une indigne rivale :
 Là , divers mouvemens agitoient son esprit ,
 D'amour , de soins jaloux , de honte , de dépit ;
 Elle se rend enfin , & ma main généreuse
 A tranché par son ordre une tresse odieuse ,
 Et par ce coup heureux je rends ce que je doi
 A ma Religion , à l'Etat , à mon Roi.

P H A N O R.

Que ne te dois-je point ? Ma garde dispersée ,
 Doit par les soins d'Acab , être ici ramassée.
 Allons voir si le Ciel apaise ses rigueurs ,
 Et si ce jour augmente , ou finit nos malheurs.

S C E N E I I.

Le Théâtre représente l'appartement de Dalila.

S A M S O N endormi , D A L I L A.

D A L I L A.

Quelle soudaine horreur , quelles tristes images
 Remplissent mes esprits de funèbres présages !
 Qu'ai-je fait , malheureuse , & pourquoi ce Héros
 Est-il enseveli dans un si long repos ?
 Quoi , je l'aurois trahi ! funeste jalousie ,
 Soupçons injurieux , vous lui courez la vie. —
 Il ne m'a point trompée , & s'il a combattu ,
 Il prévoyoit le coup dont il est abbatu.
 Cruelle applaudis-toi , contemple ta victoire ,
 Tu viens de lui ravir sa sûreté , sa gloire.
 Ah , perfide Armilla ! tes conseils odieux
 Lui ravissent un don qu'il a reçu des Cieux.
 Ma crédule foiblesse a donné dans le piège ,
 Et je me suis fiée à ta main sacrilège.
 Mais , quels troubles nouveaux agitent mes esprits !
 Sans doute , aux Philistins , elle aura tout appris ,
 Et je les vois déjà , fiers de leurs avantages ,
 Venger cruellement leur fuite & leurs outrages ;
 Assouvir leurs fureurs , & combler mon effroi :
 Ils viennent tous en foule. — Ah ! Samson , sauve-toi :

G

Pourroit-elle à ce point porter la barbarie ?
 La fidèle Armilla ne m'aura point trahie ;
 Elle sçait qu'un seul mot causeroit mon trépas ;
 Je la soupçonne à tort. — Mais je ne la vois pas.
 Juste Ciel ! en ces lieux quelle troupe s'avance ,
 Et garde , en approchant , un farouche silence !
 Mon amant va périr. — Arrêtez assassins ;
 Samson , éveille-toi , voilà les Philistins .

S C E N E I I I .

PHANOR, SAMSON, DALILA, ACAB,
 ZAMEC, PHILISTINS, *qui saisissent Samson.*

S A M S O N *veut se défendre , & tombe.*

Dieu ! je l'avois prévu , mon imprudence impie
 A fait tomber sur moi ta main appesantie ;
 A mon indigne ardeur ce prix étoit bien dû ,
 Triomphe Dalila , c'est toi qui m'as perdu :
 N'affecte point , cruelle , une douleur frivole ;
 Qui commet les forfaits , aisément s'en console.

P H A N O R.

Qu'on remplisse , soldats , l'ordre que j'ai donné ;
 Au Temple , où je l'attends , que l'Hébreu soit traîné ;
 Que ses yeux soient privés du jour qui les éclaire ,
 Que sans perdre la vie , il perde la lumière ,
 Qu'il sente par degrés les rigueurs de son sort :
 Il est trop criminel pour recevoir la mort.

D A L I L A.

Demeurez un moment , un autre sacrifice
 Doit ici de l'Hébreu devancer le supplice ;
 Et Dalila , Seigneur , va l'offrir à vos yeux.
 Reçois en cet instant mes éternels adieux ,
 Samson , mais garde toi d'outrager ma mémoire ;
 Impute à d'autres mains une action si noire ;
 De funestes soupçons lâchement suscités ,
 Dans un piège imprévu , nous ont précipités :
 La perfide Armilla conduisoit cette trame ,
 Ses discours imposteurs ont effrayé mon ame ,
 Elle a tout obtenu de mon cœur allarmé ,
 Et je te perds enfin pour t'avoir trop aimé :
 Je voulois de tes feux une entière assurance ,
 J'ai fait de ton secret l'affreuse expérience ;
 Elle nous a trahis , & nos Dieux en courroux ,

Punissent un amour qui les offensoit tous.
Tu m'as donné du tien une marque évidente,
Et je te dois du mien une preuve éclatante :
La voilà. —

Elle se tue.

P H A N O R.

Justes Dieux! —

A C A B.

Princesse !

D A L I L A.

Laissez-moi :

Je ne rends à Samson qu'un sang que je lui doi.
N'eussé-je aucune part aux revers qu'il effuye,
Ses malheurs suffiroient pour m'arracher la vie.—
Destin sois satisfait, ton absolu pouvoir,
Malgré moi, m'a forcée à suivre un faux devoir ;
Ainsi de tes décrets l'injuste violence
Sur les foibles humains signale sa puissance,
Et me fait immoler, en ce funeste jour,
Mon amant à mes Dieux, ma vie à mon amour.

On l'emporte.

A C A B.

Falloit-il que ta mort, Princesse infortunée,
Marquât d'un deuil sinistre une telle journée,
Et que mon triste cœur ne goutât qu'à demi
Le plaisir d'accabler un barbare ennemi ?
C'en est donc fait, le Ciel, pour me livrer la guerre,
Après tant de rigueurs, n'a plus que son tonnerre :
Lancez-le, Dieux cruels ! j'en attends les éclats,
Moins terribles pour moi que cet affreux trépas.
A quels regrets honteux la perfide me livre :
Quoi ! c'est pour mon rival qu'elle cesse de vivre ;
Et le fatal objet de mon juste courroux,
N'est plus qu'un vain fantôme indigne de mes coups.

Il sort.

SCÈNE IV.

S A M S O N , P H I L I S T I N S .

S A M S O N .

SI des crimes, hélas ! j'ai rempli la mesure,
Vous égalez, Seigneur, la vengeance à l'injure.
Quel spectacle sanglant a frappé mes regards !
Vos justes châtimens s'offrent de toutes parts,

G ij

Et votre main se sert pour augmenter ma peine ;
De l'objet de mes vœux , & de ceux de ma haine.
Tout espoir m'abandonne , & mes esprits confus. —

Appercevant son pere.

O Ciel ! voilà le coup que je craignois le plus.

SCENE V.

SAMSON, ÉMANUEL, PHILISTINS.

ÉMANUEL.

JE ne vous croirai point, vous me trompez, perfides....
Offre - toi, cher Samson, à mes regards avides.
Mais c'est lui que je vois. — Quoi, mon fils enchaîné !
L'esprit d'un Dieu vivant l'a donc abandonné ?
Par quel crime. — Israël, c'en est fait, tu succombes ,
Et dans tes premiers fers pour jamais tu retombes ;
Ce traître t'y retient, malgré l'ordre du ciel.
Malheureux ! qu'as-tu fait ? —

SAMSON.

Cessez, Émanuel.

Les maux dont je prévois les horribles approches ,
M'ont déjà fait sentir l'aigreur de vos reproches ;
Et si vous me voyez en proie à la douleur ,
Ce n'est pas de Samson dont je plains le malheur.
Adieu, je vais subir le sort qu'on me prépare ,
Et braver les rigueurs d'un supplice barbare ;
Quoi que leur cruauté puisse s'être promis ,
Je ne tremblerai point devant mes ennemis :
Je suis toujours le même , & la main qui m'outrage ,
M'a privé de ma force , & non de mon courage.
Ne me retirez point votre amour paternel ,
On est assez puni quand on est criminel.

On l'emmene.

SCENE VI.

ÉMANUEL *seul.*

OH terrible moment ! mon fils tu me défarmes ;
Malgré tout mon courroux tu m'arraches des larmes.

Je ne puis sans frémir envisager l'horreur—
 Mais dois-je ressentir une indigne terreur ?
 Non, ce n'est plus mon fils, c'est un lâche, un prophane ;
 A d'éternels affronts lui-même se condamne ;
 Il sera le mépris de la postérité,
 Lorsqu'il pourroit prétendre à l'immortalité.
 Hé bien ! va recevoir le prix qu'on te destine :
 La perte d'un méchant n'est point notre ruïne.
 Épuise ton courroux sur ce fils malheureux,
 Mais épargne, Seigneur, le reste des Hébreux.
 Je verrai d'un œil sec, sa honte, son supplice,
 Puisqu'ils pourront du moins servir à ta justice.

SCÈNE VII.

L'ESCLAVE D'ACAB, *seul*,
avec les cheveux & le casque de Samson.

MA force redoutable, & mon courage altier,
 Brûlent de s'excrimer par quelque exploit guerrier.
 Ces cheveux que je viens de greffer sur ma tête,
 Vont me faire marcher de conquête en conquête.
 Si je tenois l'Hébreu ! nous verrions à présent,
 De son bras ou du mien, quel est le plus pesant.
 Il m'a fait un affront, qu'à peine je digère,
 Je suis très-délicat sur pareille matière :
 Je vais, pour me venger attaquer ce félon,
 De mon bras allongé, lui demander raison.
Il feint d'être attaché.
 Il est bon cependant de connoître ma force,
 Donnons à cette chaîne une terrible entorce.
 Brisez-vous fers honteux— La peste quel poignet !
 Pour mieux les écarter, faisons le moulinet.
Il fait comme s'il étoit entouré de Soldats.
 Péririez Philistins.— Mais vraiment je m'abuse :
 Non, ne péririez pas, je vous demande excuse,
 Vous êtes mes amis, & c'est sur les Hébreux
 Que doit tomber l'effort de mon bras valeureux :
 Courons— mais quel rocher s'oppose à mon passage !
C'est un fauteuil.
 A prendre le grand tour, crois-tu que l'on m'engage ?
Il le renverse.
 Renversons cet obstacle, aplanißons ce roc :
 Quelle force ! il n'a pû résister à ce choc :

Ne tardons plus. Ahi, ahi, quel monstre se présente !

Il aperçoit un Poulet d'Inde.

Malepeste, un grifon ! — cet aspect m'épouvante ;
 Ses griffes & son bec pourroient m'incommoder —
 Que dis-tu, Samsonnet ? il le faut aborder,
 Quel qu'en soit le péril. — C'est à moi d'en découdre ;
 Par derrière en poltron ! — je ne puis m'y résoudre,
 Mais il me poche l'œil si je vais par devant,
 Il est ferme partout. — Il faut le prendre en flanc.
 Je le tiens — ces cheveux produisent des merveilles,
 Et pourroit désormais garantir mes oreilles.
 Et bien, te voilà pris, malheureux animal ;
 Tu touches à présent à ton terme fatal,
 Car enfin aux grifons je ne fais point de grace,
 Et je vais d'un seul coup, t'assommer sur la place.
 Déchirons-le — ah ! je suis attendri de ses pleurs,
 Et toujours la pitié regna sur les grands cœurs.
 Je te garde une place en ma ménagerie :
 Si pourtant nous allions dans quelque hôtellerie,
 J'y pourrais retrouver mon appetit perdu,
 Ce grifon paroît tendre, il est assez dodu.
 Allons — mais dans le Temple ils m'attendent — n'importe,
 La raison de la faim est toujours la plus forte.
 Que j'aurai de plaisir à plumer cet oiseau !
 Servez-moi de trophée, agréable fardeau.

*Il met sur ses épaules le dindon & sa batte, à l'imitation
 de Samson, qui porte son pere & les portes de la prison.*

S C E N E V I I I.

*Le Théâtre représente le Temple de Dagon, où le Roi
 & toute sa Cour sont assemblés.*

S A M S O N.

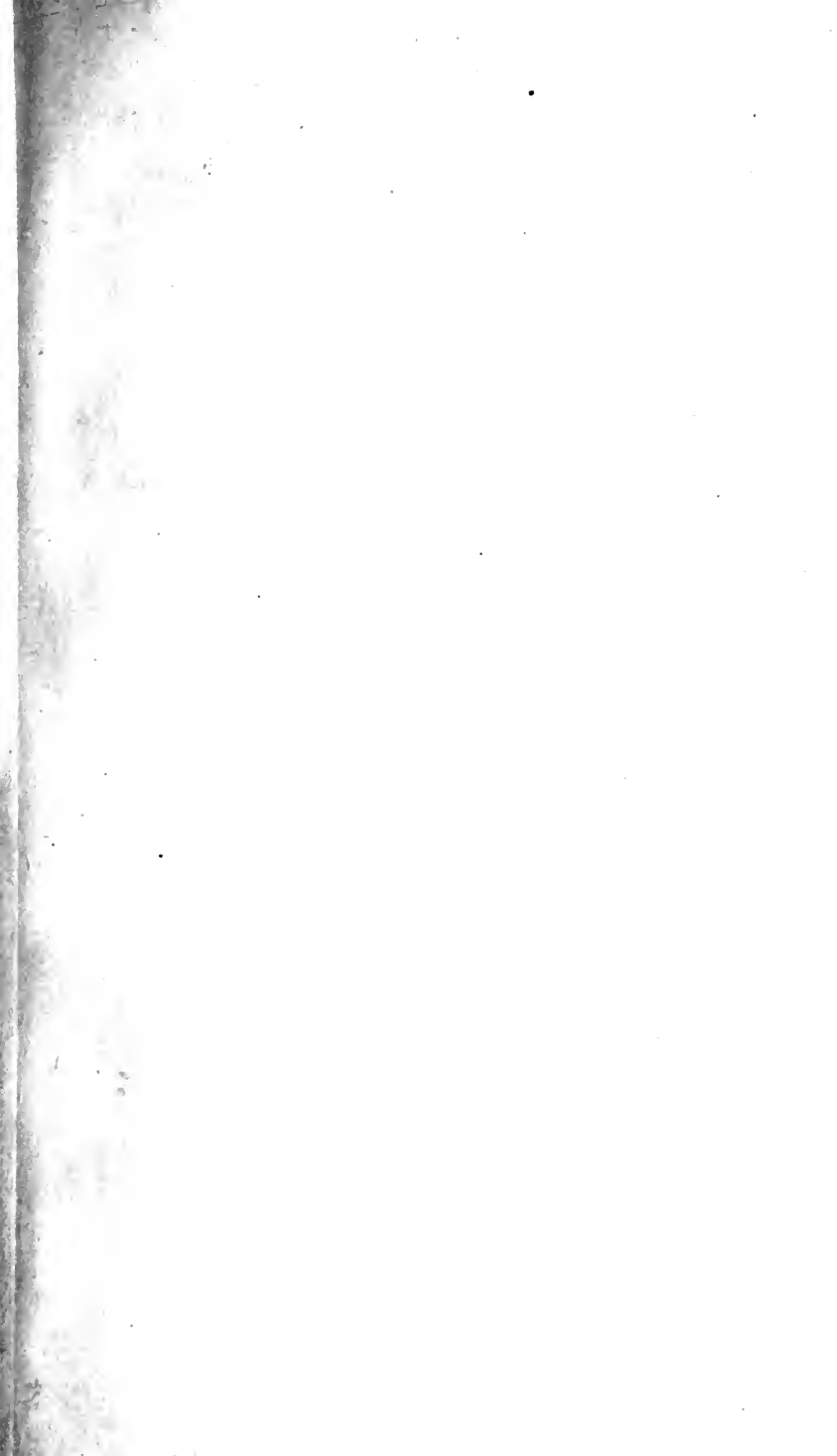
ENFIN tout est détruit, & ma gloire effacée
 N'offre qu'un dur reproche à ma triste pensée.
 Samson qui se voyoit l'effroi des Philistins,
 Lui-même à ses tyrans a livré ses destins.
 Il pouvoit d'Israël rétablir la puissance,
 Et du Dieu qu'il adore achever la vengeance. —
 O regrets superflus ! — les Hébreux consternés,
 N'en seront désormais que plus infortunés.

C'est ta justice, ô Ciel ! qui creusa les abîmes
 Où m'ont fait trébucher des feux illégitimes ;
 Oui, quel que soit le poids dont m'accable leur faix ,
 Mes malheurs sont encor trop doux pour mes forfaits.
 Mais c'est ici le temple où ce peuple infidelle
 Vient offrir à Dagon une foi criminelle ,
 Où moi-même je suis , en esclave attaché,
 Victime des remords qu'enfante le péché.
 Grand Dieu , dont les décrets , du haut de l'empirée ,
 Reglent de notre sort la gloire & la durée ,
 Dont le moindre regard , jusqu'au fond de nos cœurs ,
 Dévoile l'artifice & confond les erreurs ;
 Si le mien est rempli de cette confiance ,
 Que le vrai repentir donne avec l'espérance ;
 Si je n'aspire plus qu'aux sublimes plaisirs ,
 Qui du juste Abraham enflammoient les desirs ,
 Enfin , si mes projets ne tendent qu'à ta gloire ,
 Pour dernière faveur , encore une victoire !
 Rends leur première force à mes bras désarmés ;
 Que ma mort soit utile aux Hébreux opprimés ;
 Anime de mes mains les secousses rapides ,
 Que je puisse ébranler ces colonnes solides ,
 Et que tes ennemis trouvent leurs monumens ,
 Sous ces murs écroulés jusques aux fondemens.
 Fais changer leurs concerts en des clameurs funebres.
 Mais quel rayon me luit au milieu des ténèbres ?
 Est-ce l'esprit divin qui ranime mes sens ?
 Oui , je n'en doute plus , je le vois , je le sens.
 Sa bonté daigne encor se fier à mon zèle ;
 A venger son saint nom , je l'entends qui m'appelle :
 Il me rend à la fois , ma force & ma fureur .—
 Je vais de votre culte ensevelir l'horreur ,
 Funestes ennemis , vous allez être en proie
 Aux coups du bras vengeur qui sur vous se déploie.
 Plein de joye aujourd'hui je descends chez les morts ;
 Puisque dans votre sang je lave mes remords ;
 Trop heureux si le Dieu dont la main vous terrasse ,
 Vouloit avec mes jours éteindre votre race.
 C'en est fait , périssons pour le Dieu des Hébreux ,
 Meurent les Philistins , & Samson avec eux.

Il ébranle les colonnes , & renverse le Temple.

Fin du dernier Acte.





PQ
2027
R55S3
1777

Romagnesi, Jean Antoine
Sanson

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

